

les dossiers de l'IFEA

série: la Turquie aujourd'hui no: 2

La littérature turque à l'aube du millénaire : 1999 - 2000

par
Timour MUHIDINE



INSTITUT FRANÇAIS D'ÉTUDES ANATOLIENNES
GEORGES DUMÉZIL
Istanbul, août 2000

Directeur de la publication:

Paul DUMONT

Comité de rédaction
de la série
la Turquie aujourd'hui

Bertrand BUCHWALTER

Fadime DELİ

Edhem ELDEM

Sylvie GANGLOFF

François GEORGEON

Burcu GÜLTEKİN

Jean-François PÉROUSE

Zafer TOPRAK

ISBN 2-906053-56-2

INSTITUT FRANÇAIS D'ÉTUDES ANATOLIENNES
GEORGES DUMÉZIL

Nuru Ziya Sok. no.22 P.K. 54
80072 Beyoğlu/İSTANBUL

Téléphone: 90(212) 244 17 17 - 244 33 27

Télécopie: 90(212) 252 80 91

Courrier électronique:

ifeai@superonline.com

La littérature turque à l'aube du millénaire : 1999 - 2000

Timour MUHIDINE

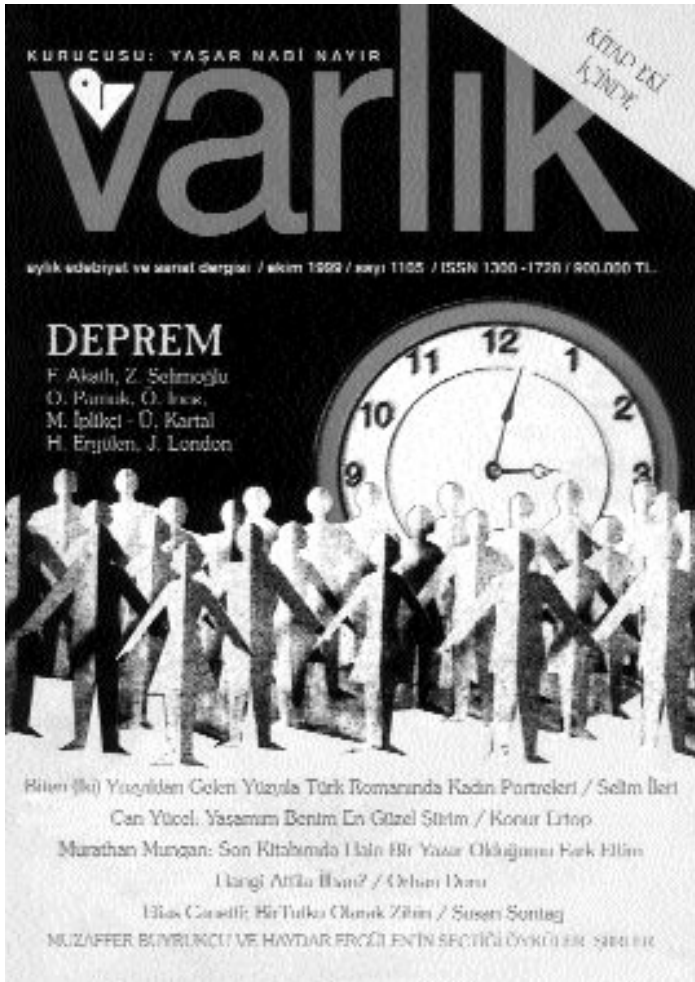
Avant-propos

Comment effectuer le bilan d'une année de production culturelle ? Le portrait reste difficile à tracer, au risque de ne reproduire que le filigrane des mois qui se succèdent, fuite en avant autant qu'évolution concertée. Il y a en effet une gageure à vouloir présenter en quelques pages ce mouvement permanent qu'est la vie intellectuelle d'un pays... C'est pourquoi il a paru préférable de s'appuyer sur le bilan de quatorze mois (janvier 1999 à mars 2000) de vie littéraire afin de disposer d'une base concrète de travail : en premier chef les publications et leur réception. Ce travail reste limité, interroge quelques grands thèmes qui parcourent les préoccupations des auteurs comme des éditeurs (cette corrélation forte qui continue de s'exercer dans le domaine éditorial, comme en France) et tente de broser le tableau d'une édition en période de mutation, à deux doigts de se structurer selon le schéma occidental : le triangle édition – foires du livre – médias relais et librairie (même si ce dernier maillon reste le plus faible à l'heure actuelle) fonctionne plutôt bien mais justement, peut-être avec une trop grande docilité. Cependant une chose est sûre tout en restant méconnue : la vie littéraire reste soumise à ce balancier entre les intentions, les projets, les œuvres en cours et la loi non-écrite du marché où se combinent la pression des modes et un système de commande inhérent à la vie éditoriale. On a donc cherché à aborder certains thèmes à la croisée des chemins politiques, historiques ou plastiques tout en sachant que le domaine de la philosophie, de l'histoire de la pensée (dont on peut voir à travers les traductions du français et de l'anglais qu'elle est en plein essor) mériterait une enquête à part : son domaine d'expression est aussi plus confidentiel, partagé entre l'Université et certaines associations,

groupes de recherche mais aussi le choix individuel, les lectures que chaque enseignant ou romancier peut faire : on y trouverait aussi bien Nietzsche et Husserl que Nusret Hızır et Nermi Uygur...

On manque aussi – la remarque a été déjà plusieurs fois formulée – d'enquêtes sur la lecture ou sur les bibliothèques ainsi que sur l'impact de certains ouvrages, les fameuses " grosses ventes " telles que les romans historiques. Il faut d'ores et déjà réaffirmer que l'on aura ici privilégié la " littérature de qualité ", plutôt que les textes célébrés par la presse populaire par exemple. On proposera donc – peut-on vraiment l'éviter et pardon pour le paradoxe – une vision personnelle " aussi objective que possible " dont l'intention centrale reste de présenter aux non-turcophones le tableau d'une année (et pas n'importe quelle année, le tournant du siècle – évitons la grandiloquence du tournant du millénaire !) ainsi que des suggestions de lecture tout comme de réflexion ou d'investigation à ceux qui souhaiteraient pénétrer dans cet univers de la culture écrite vivante en Turquie...

Les tendances générales existent : " tribalisation " de la vie sociale en Turquie, globalisation (*Küreselleşme*) ressentie comme une menace et donnée comme la nouvelle grille de lecture du monde, événements marquants (par exemple le séisme du 17 août 1999 et son cortège de traumatismes), redéfinition à tous les niveaux de l'État de l'héritage républicain mais aussi points de convergence entre l'évolution d'une société, les productions écrites, audiovisuelles ou plastiques, reflétant les choix idéologiques à un moment donné et la perception qu'a cette même société de son histoire (ce qui, dans le cas de la Turquie, aura toujours représenté un enjeu particulièrement important). C'est à travers ce maillage complexe qu'il



faut essayer de voir pour déchiffrer la situation culturelle et opérer un reclassement. On verra que l'Histoire et l'approche biographique occupent le premier rang des préoccupations...

Roman et Histoire

Depuis le début des années 1990, le roman historique s'est installé dans la prose turque : de Orhan Pamuk à Nedim Gürsel, de İhsan Oktay Anar à Zülfü Livaneli, on constate une augmentation constante du nombre de ces fictions inscrites dans l'histoire ottomane.

Paru à la fin de l'année 1998, *Benim Adım Kırmızı* (*Je m'appelle Rouge*, İletişim Yay.), le dernier roman de Orhan Pamuk a pulvérisé les records de vente : sans doute son maître-livre à ce jour, le texte de 470 pages se présente comme un essai de refonte d'éléments essen-

tiels de l'ancienne culture ottomane mais où domine la question de la représentation : en l'occurrence l'art du miniaturiste. Mais le rapport avec l'Occident – ici la rivale Venise – continue, comme dans *Beyaz Kale*, d'occuper le narrateur. Non content d'interroger l'âme ottomane, il s'efforce de scruter l'Autre, sous toutes ses formes.

À la différence des nombreux romans historiques paraissant en Turquie, trop souvent inféodés au réalisme (et même au document d'archives, comme si la preuve devait être faite de l'exactitude d'un passé peu connu), ce texte se déploie dans le domaine du conte, de l'allégorie et de ses extensions contemporaines... Un roman qui continue d'alimenter les discussions : début juillet 1999 par exemple, le critique et traducteur Ahmet Cemal se penche sur les (supposées) erreurs historiques du texte de Pamuk, répétant, sans le vouloir, la polémique suscitée par *Kara Kitap* (*Le livre noir*) entre 1990 et 1992.

“ Ce matin, dès que Mon Oncle me fit asseoir en face de lui, il se mit à me parler des portraits qu'il avait vus à Venise. Sa condition d'ambassadeur de notre Grand Seigneur le Sultan lui avait permis de visiter nombre palais, riches demeures et églises. Il avait passé des journées devant des milliers de portraits, il avait vu des milliers de visages peints sur tissu, sur bois, dans des cadres, reproduits sur des fresques murales. “ Tous différents, uniques, d'incomparables visages humains ! “, dit-il. Il était ivre de leur diversité, de leurs couleurs, de la douceur de la lumière qui les baignait, de leur bizarrerie, et même de leur dureté, du sens qu'il déchiffrait au fond de leurs yeux.

“ Ils ont tous fait faire leur portrait, à croire qu'il s'agit d'une épidémie, dit-il. Tout Venise. Tous ceux qui avaient de l'argent et quelque pouvoir ont fait exécuter leur portrait pour témoigner de leur existence, en posséder une trace, mais aussi pour qu'il soit le signe de leur richesse, de leur force et de leur pouvoir. Être toujours là, face à nous, faire ressentir aux autres qu'ils existent, faire passer l'allusion qu'ils sont entièrement différents de tous les autres. “

Dès qu'il était question de jalousie, de colère ou d'avidité, ses paroles étaient

méprisantes, mais lorsqu'il parlait des portraits vus à Venise, il n'était pas rare que son visage s'illuminât l'espace d'un instant et s'animât comme celui d'un enfant.

Les riches, les princes et les grandes familles protectrices des arts furent possédés d'une telle frénésie de se faire peindre en chaque occasion, que même lors de l'élaboration de fresques d'églises tirées de récits sacrés ou de la Bible, ces mécènes posaient comme condition d'y voir figurer leur visage. Tiens, si par exemple tu jettes un coup d'œil au tableau qui représente l'enterrement de saint Stéphane, eh bien, parmi les visages en pleurs placés à l'angle de la tombe, il y a un prince qui est aux anges, possédé d'une joie éclatante de te montrer fièrement les fresques murales de son palais. Puis, sur une fresque murale qui représente Saint Pierre soulageant des malades avec son ombre, je fus déçu de remarquer dans un coin que l'infortuné malade soumis à d'infernales souffrances n'était autre que le robuste frère de notre charmant histrion. Et le jour suivant, cette fois-ci dans un tableau qui dépeignait la résurrection des morts, tu contemplais le cadavre du convive que tu avais vu s'empiffrer au repas précédent.

“ Certains ont poussé ces affaires si loin..., “ dit Mon Oncle, comme s'il craignait d'évoquer la représentation du Diable, que pour le banal avantage de se retrouver sur un tableau, ils ont consenti au rôle de modeste serviteur qui remplit les verres dans une assemblée nombreuse, à celui de cruel qui lapide une femme adultère ou même de meurtrier aux mains entachées de sang. ”

(Extrait du chapitre 20 du roman)

D'autres voies se font jour chez les romanciers historiques : il faut ici mentionner Ahmet Altan qui avec *Kılıç Yarası Gibi* (*Comme une blessure de sabre*, Can Yay.) a également atteint d'impressionnants chiffres de vente... Dernier venu dans la catégorie des “ romanciers historiques ”, A. Altan a choisi d'ancrer son récit dans le tournant du siècle et les dernières années du règne d'Abdülhamit II, le “ Sultan rouge ”. La période est intéressante – le pouvoir absolutiste, secondé par des cohortes d'espions

et de mouchards, se voit contesté et l'on sent les prémisses d'un vent de liberté souffler à l'extérieur de la capitale – et le lieu exceptionnel : il s'agit de la Constantinople 1900 (une partie du roman a aussi Salonique pour toile de fond) où cohabitent les grandes familles traditionalistes, les réformateurs éclairés, les politiciens serviles et quantité de jeunes “ rebelles ”... La mise en place du décor est très réussie et le ton vise à restituer la structure archétypale de la vie traditionnelle : la force des croyances, le poids de la communauté et sa soumission à l'autorité de Dieu et du sultan nous renvoient à “ l'Ancien régime ” ottoman. Par ailleurs, dans son évocation d'une certaine haute bourgeoisie, le texte d'Altan renoue avec les précurseurs du roman de langue turque, ces auteurs des années 1870-1880 qui eurent comme thèmes de prédilection la confrontation avec le nouveau : l'Occident rêvé. À ce titre, le personnage de Hikmet Bey, déchiré entre passion érotique et la conscience douloureuse de l'effondrement d'un monde, est à la fois la somme de tous ces *inquiets* du début du XX^e siècle et le fruit d'un regard romanesque contemporain... et la représentation de la décadence des grandes familles. Une question reste néanmoins posée : une fiction réaliste permet-elle vraiment d'accéder à ce mystère (car très peu connu et bien peu discernable en raison du changement linguistique intervenu en 1928) que constitue l'âme ottomane ? Les prosateurs turcs actuels se font fort de “ revisiter ” l'Histoire dont plusieurs générations ont été privées mais sont-ils suffisamment armés ? La présentation de la personnalité d'Abdülhamit II par exemple est un pur concentré de clichés : le souverain craintif, entouré d'espions et grand amateur de romans policiers traduits du français aurait mérité un traitement plus subtil, une évocation plus fine de ses contradictions...

“ Le sultan croisa ses mains dans le dos et, s'approchant de la fenêtre, contempla longuement le Bosphore par-dessus les collines..

– Regarde toute cette beauté, Docteur. Mais à quoi bon lorsqu'on ne peut en jouir ? Chaque rue, chaque maison de cette ville suinte la trahison, le meurtre, le sang. Il m'arrive de voir le Bosphore en rêve et c'est une mer de sang qui coule lentement,



Maniaqueries du Bosphore :

Promenade en barque au large de Sirkeci dans cette bonne ville d'Istanbul en l'an 1874...

- Bulle 1 : " Mon lapin, Cemil Bey et son ensemble de fasil joueront demain pour la dernière fois à Direklerarası... Promets-moi d'y aller, mon lapin ! "
- Bulle 2 : " Moi aussi j'aimerais beaucoup y aller mais je suis occupé, ce soir est le soir de la revue, mon ange... que se passera-t-il si la copie n'est pas prête demain? "

- Bulle 3 : " Mais mon lapin, c'est une occasion unique d'écouter du fasil... Et tu sais, le fasil est suivi d'un spectacle de Karagöz... "
- Bulle 4 : " Grand Dieu ! Il faudra que j'oblige notre équipe à se hâter. Enfin, la solution devrait se trouver... "

charriant des milliers de cadavres ; cette mer admirable que nous a donnée le Seigneur de l'Univers nous apparaît ensanglantée. Evidemment, vu de loin, diriger un pays semble une affaire facile. Prenons ces types, par exemple, qui s'affrontent en plein jour sur la place publique : dois-je les mettre au cachot, les exiler dans le désert d'Arabie sachant que leurs successeurs qui ne seront pas meilleurs continueront de s'égorger les uns les autres ? Que Dieu me pardonne, mais il nous a confié une tâche ingrate, impossible de la refuser, impossible de s'en

défaire, un vrai boulet que nous traînerons jusqu'à la fin de notre vie. Tous les jours des milliers de soucis, des milliers de rapports de police ; certains cherchent à nous renverser pour placer notre frère sur le trône, d'autres abusent de leur autorité en notre nom, il faut avoir l'oreille partout, surveiller tout le monde, pour peu que tu leur laisses la bride sur le cou ils plongeront le pays dans un bain de sang. (Il n'est jusqu'à ce palais, Docteur, qui ne soit un repaire de traîtres et d'ennemis où domine la peur ; lorsqu'il veut prendre son bain, le Sultan en

personne entre dans une cage, comme un animal, pour peu qu'il ne vienne à l'idée d'un comploteur de lui planter un couteau entre les omoplates pendant qu'il se savonne la tête ; il ne peut dîner à son aise sans qu'on ne goûte d'abord le plat, au cas où un traître y aurait versé du poison. Je ne sais plus au fond si le Bon Dieu confie ce rôle à ses serviteurs bien-aimés ou à ceux qu'il réprovoe. il m'arrive parfois d'avoir une envie de...

Le Sultan hésita quelques instants, puis secoua la main dans un geste de découragement, laissant la réponse en suspens. Et comme le Docteur n'eut pas le courage de lui demander ce que c'était, comme à son habitude, le Sultan changea de conversation.

– Il n'y a pas si longtemps, tu m'avais parlé d'un roman policier publié en France. Quelles nouvelles de ce livre ?

– Je l'ai donné à Tahsine Pacha pour qu'il le fasse traduire, Majesté, je pense qu'il vous sera présenté d'un jour à l'autre ; c'est un livre intéressant, palpitant même, et j'ose espérer qu'il vous plaira.

Le Sultan caressa sa barbe rousse et sourit imperceptiblement.

– Sais-tu Docteur que le mystère de la vie est caché dans les romans policiers ? Ce sont les seuls livres que je lis. Et sais-tu pourquoi ? Parce qu'un homme qui dirige un pays doit d'abord connaître les raisons pour lesquelles les gens commettent des meurtres et comment ils s'y prennent pour s'entretuer ; la vie n'est qu'intrigue, Docteur, meurtres et intrigues, et c'est le sujet des romans policiers. ”

(Extrait du chapitre V,
traduit par Leslie Agagnian,
à paraître aux éditions Actes Sud)

Quant à Mario Levi, dans son énorme roman de 741 pages, *İstanbul Bir Masaldı* (Remzi Kitabevi), il aborde la question de quatre générations de personnages juifs, dans l'Empire finissant et la République et l'on peut considérer qu'il poursuit en réalité un débat ouvert avec les commémorations en 1994 de l'exil des Juifs d'Espagne, puis divers essais historiques dont le récent *Cumhuriyet Yıllarında Türkiye*

Yahudileri : Bir Türkleştirme Serüveni 1923-1945 (İletişim Yay.) de Rifat N. Bali.

De manière assez différente des autres romans à vocation historique mentionnés, la problématique affirmée ici est celle de l'outsider ainsi que l'enjeu d'une langue à conquérir. À quel prix peut-on, en tant que citoyen et écrivain, se dire turc et minoritaire ? Une longue préface aborde cette question sur le mode lyrique mais avec une franchise qu'aucun membre de la communauté juive n'avait jusqu'alors employée :

“ Ce n'était quand même pas ma faute si j'étais né “ étranger ” dans la péninsule la plus proche de l'Occident (İstanbul). Ce n'était pas ma faute si je vivais İstanbul comme une légende, si, poussé par une vieille tendance, je désirais utiliser les mots des autres, si je voulais parfois ressembler aux gens des autres livres ou aux héros de prose ou de théâtre qui infléchissaient ma vie, utiliser leurs mots sans partager leurs particularités, tout en nourrissant l'espoir d'un nouvel itinéraire, d'une libération... Pour finir, mon İstanbul prit une forme légendaire... ”

(Extrait de la préface, p. 13)

La période beaucoup plus récente – mais qui appartient néanmoins déjà à l'Histoire –, des années 1940 est soumise à de nouvelles interrogations : la Seconde Guerre mondiale vécue en retrait des événements par une Turquie neutre mais talonnée par l'Allemagne nazie dans les Balkans, marquée par l'instauration du notoire *Varlık Vergisi* (“ Impôt sur la fortune ” qui frappa en majorité les minoritaires, chrétiens et juifs) à partir de 1942. Les mêmes années sont évoquées par l'essai *Aşkale Yolcuları* (Belge) de Rıdvan Akar, *Babam Aşkale'ye Gitmedi* de Zaven Biberyan (Aras Yay., traduit de l'arménien) et *Varlık Vergisi ve Türkleştirme Politikaları* (İletişim Yay.) de Ayhan Aktar. Un dossier de la revue *Toplumsal Tarih* (n° 69) s'attache à la Turquie durant la Deuxième Guerre mondiale. La recherche sur l'histoire récente et ses pans d'ombre semble suivre pas à pas la création romanesque : début 2000, le roman *Dağı Dağa Kavuşturan* (Can Yay.) de Süleyman Sağlam se veut une évocation de l'Anatolie – la Turquie profonde et non les milieux cosmopolites ou diplomatiques des grandes villes – dans le contexte très particulier du pays au cours des années 1940.

Jusque-là c'étaient les romans de Yılmaz Karakoyunlu (une trilogie parue au début des années 1990) qui brossaient le meilleur tableau des années 1940 à 1960 : ils ont connu de multiples rééditions (et commentaires) et l'un d'entre-eux vient d'être adapté à l'écran et a connu un grand succès d'estime et commercial : *Salkım Hanımın Taneleri* de Tomris Giritlioğlu (Productrice de la TRT) sur un scénario de Yılmaz Karakoyunlu et Etyen Mahçupyan.

Mais d'autres textes encore confirment l'inscription dans une plus longue perspective historique : on pourra ainsi mentionner le portrait de *Sinan*, récit d'Abidin Dino (Yapı Kredi Yay.), *Ismail* de Reha Çamuroğlu (Om Yay.), roman historique sur le conflit entre les Alévites chiites et le pouvoir ottoman, *Kara Büyülü Uyku* de Vecdi Çıracıoğlu qui a reçu le prix du Premier roman chez Can Yay. : ici, une double intrigue, byzantine et ottomane structure une narration située à l'époque de la prise de Constantinople, ou encore *Saray Meydanı'nda Son Gece* (Remzi Kitabevi) de Selma Findıklı.

Haremın Büyüsü de Murat Aykaç Ergingöz (Yalçın Yay.) appartient à la lignée des romans orientalistes occidentaux en évoquant la captivité et la vie au Sérail d'une Française à la fin du XVIII^e siècle. Comme Christian Jacq, l'auteur (un architecte ayant travaillé à la restauration du Harem de Topkapı) s'appuie sur de concrètes données historiques et voit dans ce genre romanesque une occasion d'intéresser comme de former un public avide de réalisme. Enfin, dans un domaine proche, la biographie familiale romancée (on ne peut ici parler de projet romanesque véritable), *Hıfzı Topuz* donne un troisième texte après *Meyyale* et *Taif'te Ölüm : Paris'te Son Osmanlılar - Mediha Sultan ve Damat Ferit* qui évoque la vie de la fille du sultan Abdülmecit, opposante établie à Paris dans la seconde moitié du XIX^e siècle. À la jonction du document et du récit, l'exploration du passé collectif et individuel constitue aussi une forme de recherche généalogique. Les racines toujours...

Une étape supplémentaire aura été franchie en janvier 2000 avec la parution d'un roman d'Ahmet Ümit, une enquête policière partant du monde hittite et se déroulant sur deux plans, passé et contemporain : *Patasana* (Om Yay.). L'apparition du *polar* à vocation historique et ethnique constitue un signe à la fois positif et négatif – positif dans le sens où ce genre autorise une vraie relecture de l'Histoire et

aussi une mise en scène narrative où la description et la psychologie des personnages peuvent tout à fait être réinventés. Ce qui s'avère par contre plus négatif c'est que s'y révèle une imitation des genres occidentaux : l'idée a déjà largement fait recette dans le monde anglo-saxon et en France. Que l'on songe seulement à la collection *Grands Détectives* qui propose chez 10/18 une quinzaine d'enquêteurs de ce type, du juge Ti (dû à la plume du sinologue Robert Van Gulik) aux textes médiévistes de Ellis Peters...

Le cinéma à la conquête de l'Histoire :

On pourrait compléter ce tour d'horizon par la mention d'un intérêt parallèle chez les cinéastes : *Harem Suare* de Ferzan Özpetek a bien entendu été remarqué en 1999 (on l'a qualifié de meilleur film historique jamais réalisé en Turquie) mais aussi *Kahpe Bizans* sorti en salle en février 2000. Comédie historique qui présente de surcroît l'intérêt d'aborder un monde (Byzance) que les Turcs dans leur ensemble connaissent à travers une série de clichés " culturels ", cette production me semble rappeler, dans son impact, l'enthousiasme suscité par la comédie française *Les Visiteurs* en 1993. Une vision démythifiée, parfois grotesque d'un Moyen-âge mis en contact avec les ratés et les aspects ridicules de la vie moderne. Ou comment une nation choisit de se voir – en riant – et en dédramatisant le hiératisme des figures historiques. Cela vaut plusieurs révolutions...

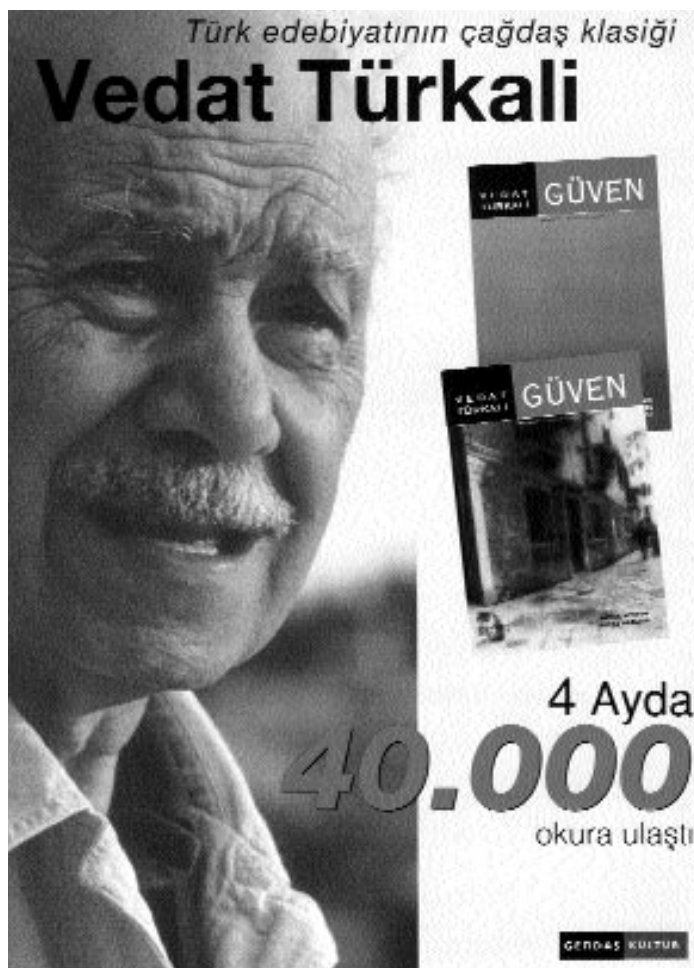
* On pourra se reporter aux articles suivants parus dans les revues au cours de l'année :

- *Gösteri* n° 209 (Mart 1999) : " Romancılarımızın Tarihe Bakışı ve Tarih Yorumu " de Seyfi Başkan.
- *Adam Sanat* n°162 (Mayıs 1999) : " Tarihseli Soyutlamanın Bir Biçimi " de Semih Gümüş.
- n° 171 (Şubat 2000) : " *Benim Adım Kırmızı İçin Bir Okuma Biçimi* " de Semih Gümüş.
- *Varlık* n° 1098 (Mart 1999) : " *Benim Adım Kırmızı'da Çoğulcu Estetik* " de Yıldız Ecevit.
- n° 1104 (Eylül 1999) : " *Üç Roman ve Osmanlıya Üç Bakış* " de Bahriye Çeri.
- *Kitaplık* n° 38 (Güz 1999) : " *Osmanlı'ya Romandan Bakmak* " de Füsün Akatlı.
- *Virgöl* n° 24 (Kasım 1999) : " *Tarih Romancılığın Sorunu* " de Gürsel Korat.

Roman et politique, politique et autobiographie

Vedat Türkali (1919-) a déjà donné deux grands romans à tonalité politique : *Bir Gün Tek Başına* (1975) et *Mavi Karanlık* (1983). Lui-même engagé dans la voie de la contestation depuis longtemps, ayant purgé entre 1951 et 1958 une longue peine de prison, il semblait tout désigné pour faire le portrait romanesque de plusieurs "générations perdues" de militants de gauche. Pourtant le texte (*Güven*) publié cette année chez Gendaş Yay. réserve quelques surprises, même s'il se présente comme son œuvre maîtresse : résultat de dix ans de travail et d'innombrables recherches effectuées dans son exil londonien, c'est un texte de grande ampleur où se fondent réel et fiction. Couvrant la période allant des années 1940 à nos jours, il intègre de nombreux personnages réels, tels que Halide Edip (alors enseignante à l'Université d'Istanbul), Nâzım Hikmet, Şefik Hüsnü ou Yunus Nadi... Ce roman se veut l'équivalent turc du roman d'Aragon, *Les Communistes*, et trouve sa place dans le phénomène de réévaluation de la culture politique clandestine en Turquie. En réalité, toute une frange de l'intelligentsia turque peut à raison se présenter comme l'orpheline d'une grande idée : le débat sur *cette gauche* n'a jamais pu avoir lieu.

La même période voit d'ailleurs se dessiner un regard de plus en plus critique sur Nâzım Hikmet. La biographie en anglais (*Romantic Communist*, 1999) que viennent de lui consacrer Saime Göksu et Edward Timms en est sans doute le meilleur exemple ; la vie politique de gauche et les accointances culturelles des "socialistes turcs" (un terme générique pour toute la gauche active) sont mises en perspective : on a surtout l'impression qu'une purge était devenue nécessaire car la figure intouchable, largement idéalisée de Hikmet s'était figée. Ce n'est sans doute pas un hasard si la superposition entre convictions communistes et l'admiration pour Nâzım Hikmet semble souvent totale : sans être un idéologue, et parce que le Parti communiste turc fut si longtemps clandestin, c'est le poète engagé, puis établi au cœur du système communiste mais en conservant toutes ses facultés critiques, qui incarne plus que tout autre cette forme de communisme à la turque. Il représente aussi – le thème est répété



par de nombreux intellectuels – la jeunesse, le fol espoir d'une partie importante des créateurs, écrivains, peintres ou cinéastes. Une seconde figure (là aussi en voie de réhabilitation), dont l'image reste connotée, est celle de Yılmaz Güney qui représentera presque la même chose pour les années 70 et 80.

Au point que l'essayiste Ali Akay y déchiffre cette tendance plus large à se procurer des témoignages sur la "guerre froide" qui s'est prolongée jusqu'au milieu des années 1980, constituant une sorte de marque de fabrique du pays :

"De Peyami Safa à Necip Fazıl, de Nâzım Hikmet à Mina Urgan et Vedat Türkali, qu'il s'agisse de littérature ou de souvenirs littéraires forgés à partir du passé des gauchistes ou des conservateurs, le fait remarquable reste l'existence de ces livres que recherche le lecteur et son

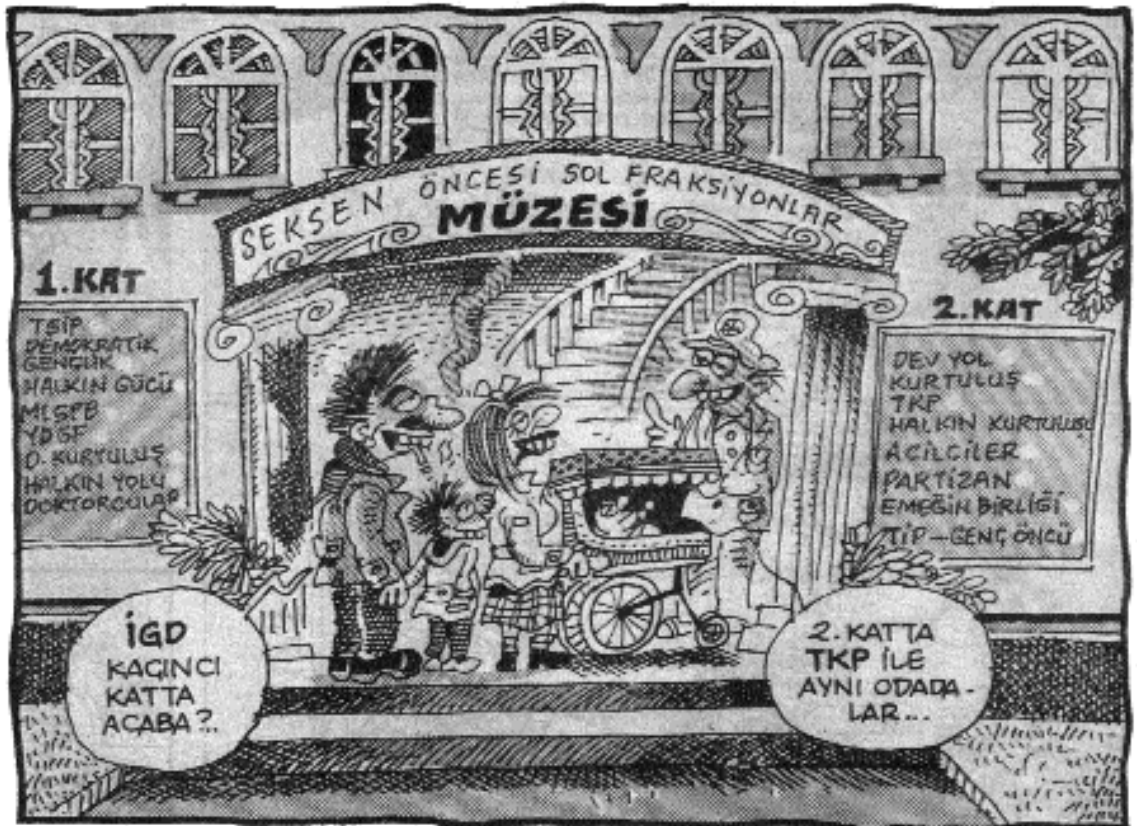
désir de les lire au point que, dans une société majoritairement dévote, des ouvrages évoquant l'expérience de gauche de Vedat Türkali ou de Mina Urgan prennent place parmi les best-sellers. Et ce phénomène présente ainsi de grandes similitudes avec le développement sociologique de la Turquie. “

(E Dergisi n°10, p. 43)

Il faudrait encore mentionner les titres suivants qui cherchent à retracer l'expérience communiste : *Eski Tüfeklerin Sonbaharı* (Gendaş) de Emin Karaca, par ailleurs l'auteur de quatre livres sur Nâzım Hikmet depuis 1992 ; il donne ici un recueil d'interviews de 10 célèbres communistes turcs (dont R. N. İleri et V. Türkali). La recherche de Hamit Erdem sur le dirigeant

du TKP assassiné en 1919 : *Bir Hayat Bir Ölüm. Mustafa Suphi*. (Sel Yay.) Mais aussi les mémoires de Mihri Belli (1915-) : deux volumes chez Doğan Kitap qui racontent la traversée du siècle d'un homme ayant été membre du Parti communiste américain, a combattu en Grèce à la fin des années 40, a fondé le Parti du Travail en Turquie, connu la prison puis l'exil en Suède après 1980...

Etudes ou fictions, les textes où s'exprime le besoin de présenter un bilan historique et sociologique permettent de dire, tant d'années plus tard, la validité d'un choix politique radical. Et ce au moment où toutes les idéologies – particulièrement celles des années 1960 à 80 – sont dévaluées.



Musée des fractions de gauche d'avant-80 :

Bulle 1 : “ L'İGD (Jeunesse révolutionnaire islamique), c'est quel étage, siouplaît ? ”

Bulle 2 : “ Au deuxième. Dans la même salle que le PC turc... ”

De grands témoins intellectuels du siècle

Le premier à s'engager dans cette voie avait été Memet Fuat : *Gölgede Kalan Yıllar* (Adam Yay., 1997) où il s'attachait surtout à retracer la vie de sa mère, Piraye, de ses relations avec Nâzım Hikmet et de sa propre enfance et jeunesse, c'est-à-dire les années 1930 et 1940. Mais on assiste désormais à une floraison de textes de souvenirs : le critique littéraire Fethi Naci (*Dönüp Baktığımda* chez Adam Yay.), Fakir Baykurt qui publie le troisième volume de son autobiographie, Memet Fuat qui poursuit et s'attache à ses souvenirs de spectateur sportif : *Tribünden Palavra Anıları* (Adam Yay., 1999).

Pourtant c'est une universitaire, Mîna Urgan qui crée l'événement en 1998 avec *Bir Dinozorun Anıları* (Yapı Kredi Yay.) ; sur la demande instantane de ses lecteurs, elle publie une séquelle en novembre 1999 : *Bir Dinozorun Gezileri*.

“ S'il fallait l'énoncer clairement et considérant que je suis turque, je n'ai au départ aucune joie de vivre ni de goût particulier pour la Nature. Vous trouverez peut-être cela étrange mais ma joie de vivre est apparue aux alentours de mes vingt ans, lorsque je me suis engagée à gauche et que j'ai dû reléguer ma personnalité à l'arrière-plan. Même si ma propre vie comportait des catastrophes véritables, de la misère, j'ai considéré qu'il était honteux de boudier pour de banales questions d'amour propre. En ce qui concerne les catastrophes dont j'ai été personnellement victime (j'en retiens deux), j'ai trouvé malvenu, d'un point de vue moral, de les exposer et d'inquiéter mon entourage. Quant à mon amour de la Nature, en raison des exigences de mon métier (M. Urgan enseignait la littérature anglaise, N.d.T.), il m'a fallu lire les poètes romantiques anglais qui étaient fous de Nature. Car il existe un gouffre entre voir et regarder. Contempler bêtement la beauté de la Nature, c'est une chose, voir véritablement cette beauté en est une autre. C'est ce que les poètes anglais m'ont appris : ne pas simplement regarder mais voir la Nature. ”

(Extrait de *Bir Dinozorun Gezileri*, 1999)



Les *mémoires* ne sont pas l'autobiographie : elles n'en constituent qu'une première approche, la trame sur laquelle la déconstruction du moi peut-être jouée. Ainsi la question de l'élaboration autobiographique indique l'un des sérieux handicaps de la production, le faible développement en Turquie de la veine autobiographique, introspective (dont on nous a souvent dit qu'elle fut inspirée, en Occident, par une longue habitude de l'examen de conscience). Souvent marquée par l'anecdote – et même la “ chaîne ” d'anecdotes – elle ne ressemble en rien aux grandes autobiographies parues depuis le XVIII^e siècle. D'ailleurs doit-on voir l'ancêtre du genre dans les *Confessions* de Jean-Jacques Rousseau ou remonter jusqu'à Saint Augustin ? On aurait bien du mal à établir une

filiation aussi prestigieuse dans le domaine turc même si certains textes ottomans (tout au moins des passages) restent empreints d'un subjectivisme assez poussé. Pour les débuts de la période républicaine, on dispose d'assez nombreuses mémoires (par exemple celles de Halit Ziya Uşaklıgil ou de Halide Edip, vrais classiques du genre) mais où l'on perçoit une réticence à se dire : la franchise, même feinte à la manière d'André Gide, reste pour ces auteurs des débuts de la modernité littéraire difficile à conceptualiser. En tous cas, la parution en 1998 puis 1999 de plusieurs grandes fresques autobiographiques, rédigées par des témoins majeurs de la vie culturelle (d'ailleurs dans le cadre plus précisément littéraire) constitue l'indice d'un développement du genre ainsi qu'une présentation du bilan du siècle écoulé : l'entrée du siècle dans l'Histoire. C'est en même temps le plus éclatant témoignage de l'inévitable recherche d'identité des intellectuels turcs.

On peut se poser la question du succès phénoménal des deux livres successifs de Mîna Urgan. Outre la question du " déballage " des opinions – rappelons que l'affirmation de son communisme a déclenché une longue série de réactions et sûrement rallié de nombreux lecteurs –, les raisons en restent obscures. Elle-même s'en est étonnée et amusée à plusieurs reprises ; mais le ton libre forgé par de nombreuses années de résistance intellectuelle, de réflexion, de fréquentation aussi des grands textes (essentiellement anglo-saxons) tout comme de personnages engagés dans l'histoire et la politique contemporains constituent la meilleure explication de la formation de Mîna Urgan. Oui, cette femme de tête, esprit fort et ennemie de la pensée unique, incarne à elle seule plusieurs traditions de l'insoumission *alla turca* et honore un monde universitaire souvent décrié.

A lire :

On rappellera l'existence de trois titres de Philippe Lejeune : *L'Autobiographie en France* (1971), *Le Pacte autobiographique* (1975) et *Je est un autre* (1980). Du même, traduit en turc : " Öz-yaşamöyküsünde Yenilik Yapılabilir mi ? ", *Kitaplık Sayı* : 37, Yaz 1999.

A. Lapidot-Firilla : " The Memoirs of Halide Edip. The Public Persona and the Personal Narrative ", *New Perspectives on Turkey* n° 21, Autumn 1999.

La mosaïque culturelle

La question pourrait s'incarner en trois auteurs qui se disputent les faveurs du public : un romancier turc d'origine kurde, Yaşar Kemal, un Arménien de Diyarbakır, Mıgırdıç Margosyan dont le troisième recueil de nouvelles-mémoires (*Nous avons pris notre billet pour İstanbul*, 1998) a rapidement fait l'objet de plusieurs tirages et le nouvelliste Murathan Mungan, jeune phénomène de l'édition qui ne se prive pas de revendiquer ses racines arabokurdes et de chanter la noblesse de la ville paternelle, Mardin, située aux confins syriens de l'Anatolie du sud.

Impensable il y a encore une dizaine d'années, cette affirmation des composantes multiculturelles de l'État turc prend une ampleur décisive chez les créateurs. Est-ce à dire que l'Empire se reforme ou que la République se dissout ? Le particularisme, le régionalisme aura été depuis longtemps (disons même dès les débuts de la République) à l'honneur chez les écrivains : les romanciers " villageois " des années 50 et 60 se réclamaient avec précision d'un terroir, recourant au dialecte dans leurs dialogues ; plus d'un poète aura choisi de consacrer l'ensemble d'un recueil à sa région ou à sa ville natale mais dans presque tous les cas s'efforçait de donner un tableau " turc anatolien ", homogène, de l'ensemble du groupe social concerné. Les groupes minoritaires (auxquels il faut ajouter les Turcs " de l'extérieur "), à la manière de la tradition du Karagöz, étaient représentés par des types, voire des stéréotypes : le Grec, l'Albanais, le rapatrié des Balkans, le Kurde,...

Désormais il n'est plus question de cela : chacun cherche à dire ce qui était resté du domaine privé, familial, ce que chacun ne pouvait ignorer (on n'en faisait pas non plus secret) et qui d'ailleurs ne semblait pas poser problème : la composante minoritaire dans l'histoire de certains citoyens, la richesse que celle-ci peut apporter et en arrière-plan, la redéfinition – culturelle, mais quand même ! – de l'appartenance nationale. Reste qu'il s'agit là du point le plus litigieux qui oppose l'État et les différentes voix qui peu à peu s'élèvent. Mais si la Turquie est l'héritière d'une entité pluri-ethnique et religieuse (L'Empire ottoman), il faut bien admettre que le paysage s'est recomposé selon les aléas de l'Histoire récente : les Grecs, les

Arméniens et les Juifs représentent désormais des groupes très modestes alors que trois groupes non anatoliens dominent : les Kurdes, la nébuleuse des Turcs de l'extérieur et des " rapatriés " (*Muhacir*) des Balkans (de Macédoine, d'Albanie, de Grèce, de Bulgarie) et, pour finir, l'important groupe caucasien composé en majorité de Tcherkesses et de Géorgiens musulmans. Ces derniers, longtemps " négligés " en raison d'une forte intégration, font parler d'eux depuis le début des années 1990 ; il ne faut pas oublier que leur vie communautaire et leur conscience identitaire sont largement développées.

Où situer l'engouement pour cette réflexion ? C'est un phénomène dont l'historique reste à faire, qui semble avoir quelque chose à voir avec la prolifération des radios libres apparues pendant la période d'exercice du Premier Ministre Özal, mais aussi (pour ce qui est de sa théorisation) avec la traduction de textes étrangers ayant connu un impact certain en Occident : par exemple l'essai de sociologie politique de Charles Taylor, *Multiculturalisme*, axé sur la " tyrannie des minorités " et les enjeux d'un véritable multiculturalisme démocratique dans l'Amérique des quinze dernières années, et qui est paru en 1994 aux Editions *Yapı-Kredi*. L'un des meilleurs baromètres de cette évolution est l'apparition, depuis quelques années, du rayon proclamé " Etnik " qui recouvre – à la fois traductions et textes originaux – les études sur les *millet* ottomans (nations minoritaires) ou sur les groupes en pleine émergence comme les Alévis, des études théoriques sur l'expérience multiculturaliste (aux Etats-Unis ou en Europe) mais aussi concernant l'ensemble de l'histoire kurde ou encore les questions relatives aux Droits de l'Homme. Cette ethnicité à laquelle fait référence un pur néologisme regroupe en réalité l'ensemble des questions encore mal abordées et dont beaucoup conservent un goût de souffre... À l'image d'une certaine confusion dans le débat comme dans les idées mais où se fait jour le point suivant : les publications délaissent le ton strictement militant afin de se concentrer sur les aspects historiques ou sociologiques des communautés. Sans doute dans le but d'établir une base de dialogue, une énonciation objective des faits tenant lieu de reconnaissance... Si l'on doit rappeler que la plupart

des grandes maisons d'éditions ont apporté leur contribution à cette prise de conscience (*Can, Metis, Bilgi ou Yapı-Kredi*), la littérature s'inscrit surtout chez un éditeur qui a bâti un véritable projet culturel, les éditions *Belge*. A travers plusieurs collections, dont la série *Mare Nostrum* où se côtoient romanciers grecs, kurdes, arméniens ou égyptiens, la maison *Belge* a payé cher son aspiration à une communauté de l'esprit : emprisonnement des propriétaires, très lourdes amendes, brimades diverses avant de connaître une fragile reconnaissance. Entreprise la plus conséquente à ce jour pour battre les préjugés en brèche, les éditions *Belge* restent néanmoins tributaires du marché ; ne possédant ni les moyens d'attirer les plus grands auteurs, ni l'image éditoriale des prestigieuses *Can, Yapı-Kredi* ou *İletişim*, leur action reste limitée mais ne manque pas de panache, renouant avec l'esprit des éditions Maspéro au milieu des années 1960. Pourtant, après un vrai travail de découvreur, les éditions *Belge* semblent maintenant reléguées à l'arrière-garde tandis que d'autres tirent les bénéfices de cette effervescence multiculturelle...

Ainsi, c'est beaucoup plus du côté des littératures en voie d'émergence qu'il faut regarder : l'état de la littérature kurde (et son rapport à la littérature dominante, la turque) devrait nous intéresser en priorité, les autres langues encore pratiquées (judéo-espagnol, arménien ou tcherkesse) n'offrant pas la même dynamique ; c'est essentiellement le *kurmandji* (principal dialecte kurde parlé en Turquie) qui peut être considéré comme la seconde langue d'expression. Si l'usage de la langue parlée a été autorisée en 1991, l'écrit reste illégal bien que de nombreuses voix non-kurdes se soient régulièrement élevées en faveur d'un enseignement fourni dans cette langue. Dans cet espace linguistique où se publie beaucoup de poésie et d'essais, des recueils de nouvelles, mais bien peu de romans, c'est en fait à un jeune auteur de l'émigration, Mehmet Uzun, installé depuis 1977 en Suède, que revient le titre d'avoir permis l'entrée dans la modernité : en six romans, de *Tu* (Toi, 1985) à *Ronî, mîna evînê-Tarî, mîna mirinê* (Passion de la lumière, Obscurité mortelle, 1998, paru en turc à İstanbul en mars 2000) il refait le chemin de la langue et de l'histoire kurdes du XX^e. Le texte récemment publié en français – *La poursuite de l'ombre* – brosse



le portrait tragique d'un intellectuel kurde exilé (en Syrie et au Liban) jusqu'à son décès à Damas, au milieu des années 1970. Deux motifs traversent ce texte politique et métaphysique à la fois : une réflexion plutôt pessimiste sur l'échec des grandes révoltes kurdes du siècle et, au niveau individuel, l'impossibilité d'un amour fou né dans le cadre d'une communauté spirituelle que forme la nouvelle société cosmopolite des émigrés kurdes, arméniens et tcherkesses en terre arabe. Tout en se concentrant sur le personnage de Memduh Selim, l'auteur parvient à imposer le portrait de toute une région, par touches assez légères...

Par ailleurs, c'est dans un excellent recueil d'essais (*Les fleurs du grenadier*, 1995) qu'il choisit d'entrer en dialogue avec la culture turque et de proposer avec compassion et sincérité une communication entre deux blocs juxtaposés mais qui – tout au moins officiellement – s'ignorent. Son rôle ne s'arrête pas là : il

est à l'origine de la première grande anthologie de littérature kurde, *Antolojiya Edebiyata Kurdî*, deux volumes publiés à İstanbul récemment, en 1995. Ce qui n'a pas manqué de valoir quelques démêlés à son éditeur, *Tümzamanlar Yayınları* ! Dans le même ordre d'idée, Mehmet Uzun romancier vient de voir plusieurs de ses livres interdits en mars 2000. Dernier sursaut d'une censure qui n'abuse plus personne ou avertissement envers un auteur qui n'a pas renoncé à son franc parler, en particulier lors de ses séances de signature à Diyarbakır ? Cette dernière ville redevient un centre culturel de première importance, s'appuyant sur les éditions *Avesta* qui remplissent un très important rôle de diffuseur – et dont on a pu remarquer qu'elles publiaient en kurde les nouvelles de M. Margosyan (*Li Ba Me Li Wan Deran*, 1999), lui-même originaire de Diyarbakır. On voit apparaître des textes assez divers : essais comme *Eski İstanbul Kürtleri* de Rohat Alakom, qui offre la particularité de venir du "fond" des ouvrages publiés dans les années 80 à Stockholm et reparaisant maintenant, sous une présentation plus attrayante, à İstanbul... On notera aussi le jeune romancier, Muhsin Kızılkaya, qui vient de publier *Kayıp Diwân* (éd. İletişim).

Un autre revirement notable concerne l'apparition de textes traduits du géorgien et de l'arménien. Le grand nombre de Géorgiens musulmans présents en Turquie (alors que la majorité, sur le territoire national de Géorgie, est chrétienne) explique cette flambée d'intérêt ; avant tout dans les revues communautaires comme *Çveneburi*, mais aussi dans *Kafkas Yazıları* ou, de manière éparse, dans *Üçüncü Öyküler* (le n° 5 de cette revue d'Izmit présente un texte de Nikolo Mitzisvili). En réalité les textes proposés sont souvent des poèmes. D'autre part, trois petites maisons d'édition (Ceylan, Sinatle et Ark) proposent des textes politiques, ethnographiques ou encore les entretiens de D. Eribon avec Georges Dumézil.

* On pourra lire un dossier sur cette littérature, les traductions, etc. dans *E Dergisi* n° 6 de septembre 1999.

La littérature arménienne elle (de Turquie ou de République d'Arménie) s'est concentrée autour d'une maison d'édition et d'un magazine. Les éditions Aras (İstanbul) se sont spécialisées dans le récit et le recueil de mémoires arméniens. Outre les recueils de nouvelles de Margosyan déjà mentionnés, la maison d'édition republie des classiques arméniens du XX^e siècle oubliés entre les pages de publications marginales et leur offre la possibilité d'un plus large public : Hagop Mintzuri ou Kirkor Ceyhan par exemple. Les mêmes éditions publient conjointement la version originale des textes ; tout cela s'inscrit dans une perspective plus large de redécouverte des élites arméniennes... On notera encore l'apparition d'un jeune auteur d'expression turque, Kevork Kirkoryan, chez un grand éditeur généraliste, İnkılâp Kitabevi, avec un recueil de nouvelles : *Kev'gir Öyküler* (2000).

L'hebdomadaire *Agos* qui paraît depuis quatre ans en turc (avec un encart de 4 pages en arménien) consacre au moins une page à la culture et ne manque pas de revendiquer ses grands intellectuels du passé ottoman ! Il arrive aussi – phénomène rarement vu dans la presse littéraire – qu'un dossier soit consacré à cette littérature : par exemple dans *Üçüncü Öyküler* n° 4 (Bahar 99) où à côté d'études sur Orhan Kemal et de la production des jeunes novelistes turcs on trouve une introduction et trois auteurs (dont le plus récent Yervant Gobelyan vit à İstanbul). On peut noter que les nouvelles de l'arméno-américain William Saroyan sont reparues chez Türkiye İş Bankası Yay. Tout cela dans un souci – concerté ou pas – de rendre accessible des “ paroles confisquées ”.

“ La revue hebdomadaire (turc-arménien) AGOS ne se contente pas de permettre l'expression des voix arméniennes d'aujourd'hui mais indique aussi une demande d'écoute de la part des milieux intellectuels turcs. Une priorité serait la création au niveau universitaire d'un cours de Langue et Littérature arméniennes. Une telle structure ne permettrait pas seulement de répondre au besoin de former des professeurs de qualité pour les écoles minoritaires, elle ouvrirait aussi la voie à de véritables relations culturelles et de communication entre l'Arménie et la Turquie. En

dehors de telles mesures incitatives, la traduction des œuvres les plus représentatives de la langue et la littérature arméniennes ne seront qu'un premier pas ; on peut imaginer la mise en place d'une grande archive qui regrouperait tous les aspects de la vie culturelle arménienne. ”

(Karin Karakaşlı : “ Regard sur la littérature arménienne ”. Revue : *Üçüncü Öyküler* n° 4, 1999 (İzmit))

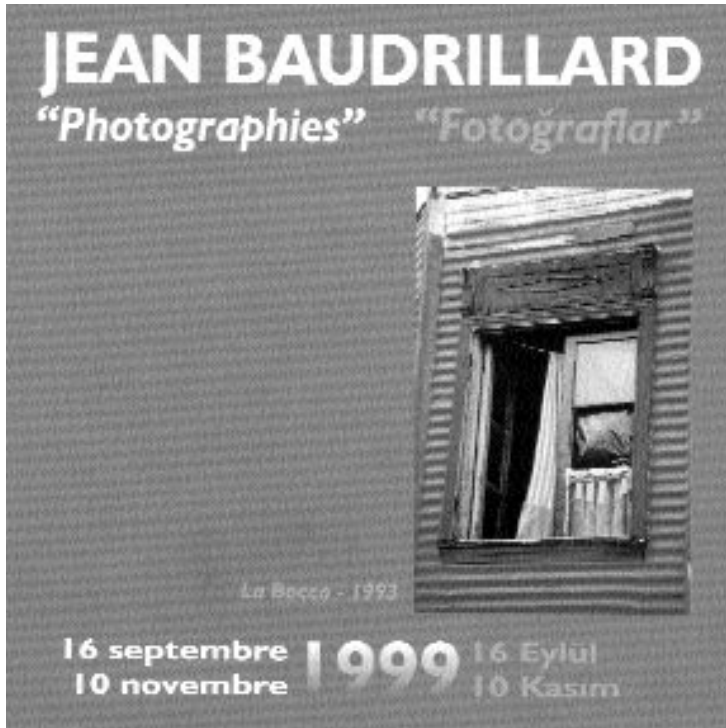
Un difficile rapport entre les arts

C'est l'ouverture de la Biennale d'İstanbul qui a permis de cristalliser les aspirations comme le désarroi lié à l'établissement d'un marché de l'art moderne en Turquie. Du côté de sa réception et de sa diffusion, deux problèmes semblent dominer : un désintérêt encore très fréquent du public, mais aussi des intellectuels. Le directeur de TÜYAP, Deniz Kavukçuoğlu, s'est exprimé plusieurs fois à l'automne sur ce thème :

“ La raison pour laquelle nos intellectuels ne montrent guère d'intérêt pour les arts plastiques, c'est l'absence d'un lien fort entre eux et la peinture. La même réflexion est valable pour les équipes de rédaction des journaux. Ils vont plus volontiers au théâtre ou au cinéma, lisent des livres mais n'ont pas développé l'habitude de visiter des galeries d'art. ”

(Cumhuriyet)

Ce qui pourrait sans doute expliquer le vide de la critique d'art en Turquie. Relevé à plusieurs reprises par Mehmet Ergüven (à qui l'on a décerné cette année le Prix *Sezer Tansuğ*), sujet de polémique pour Necmi Ersöz, ce malaise repose sur plusieurs absences : l'enseignement encore très traditionnel de l'histoire de l'art, la faiblesse du regard critique (longtemps perceptible en matière de critique littéraire) et l'enracinement culturel faible du regard sur la peinture et la sculpture. Pourtant, le nombre de lieux consacré à l'art, aux “ événements ” dans un sens plus large que la traditionnelle exposition de peinture, ne cesse d'augmenter, à Ankara comme à İstanbul. 1999 aura vu, par exemple, l'ouverture d'une nouvelle



galerie au choix très exigeant, la Galerie Borusan, et la réorganisation de la galerie Yapı Kredi. La question d'un grand musée d'Art moderne reste par contre toujours posée...

Parmi les signes encourageants de réflexion, on notera que le sociologue Ali Akay, également œil averti et curateur de nombreuses expositions novatrices à İstanbul ces dernières années, publie un intéressant essai : *Sanatın Sosyolojik Gözü* (Bağlam). Du côté des écrivains, Enis Batur et son goût pour la peinture et la musique se confirment ; son *Bir(iki) Sergi Öncesinden Tablolar* (Sel Yay.) analyse le travail du peintre Fatma Tülin. Il est avec Ferit Edgü l'un des seuls auteurs à mener en permanence une réflexion sur les arts plastiques. Tout cela est encore très récent et ne fait que confirmer une réalité : les arts plastiques à l'occidentale existent en Turquie mais le goût du public en général, comme de nombreux intellectuels, n'y a pas encore matière à intérêt. Par ailleurs, à travers des expositions comme la manifestation *Turquoise 2000* (Paris, avril 2000), la création actuelle turque cherche à gagner une visibilité à l'étranger...

La tyrannie des modes

L'un des motifs les plus évidents de la vie culturelle, c'est l'exploration des strates de l'histoire de la Turquie. Dans l'ordre, deux périodes ont été particulièrement à l'honneur : tout d'abord les commémorations de l'héritage byzantin et les publications dont une des plus intéressantes est le n°17 de la revue *Cogito* (avec une section du dossier : " Les Turcs vus par Byzance, Byzance vue par les Ottomans "). Ensuite l'Empire ottoman : le bilan historique et littéraire se poursuit et l'on remarquera les deux volumes de l'anthologie Yapı-Kredi ; le second, dirigé par M. Kalpaklı propose pour la première fois un florilège de la critique consacrée à la poésie du *Divan*. Ce qui permet l'émergence de quelques jeunes spécialistes de plus en plus souvent sollicités : I. Pala, E. Eroğlu, etc., alors qu'il y a encore quelques années ils auraient été cantonnés dans un classicisme universitaire.



Que dire de ces deux ensembles commémoratifs ? Ce qui semble être un surgissement dans une vie culturelle peu axée sur le passé était en réalité préparé depuis longtemps par les recherches historiques, l'ouverture des archives ottomanes ayant dû jouer un rôle non négligeable dans ce processus. Les revues d'histoire sociale, plusieurs revues d'antiquités, le goût retrouvé pour les objets anciens et son corollaire, les ventes aux enchères, ont également joué un rôle important. On remarquera plusieurs traductions en 1999 de turcologues français dont le volume collectif dirigé par Robert Mantran, *Osmanlı İmparatorluğu Tarihi* (Adam Yay., 2 vol.), *Altay Türklerinde Ölüm* (Kabalcı) de Jean-Paul Roux, ainsi que *Kahvehaneler Kitabı* (Yapı Kredi Yay.) de François Georgeon.

La France, elle, accueille des expositions comme celle organisée à Versailles dans l'été 1999, mais aussi de plus en plus souvent de céramiques, de tapis ou de miniatures ottomanes. Un déploiement du monde ottoman qui se remarque aussi dans le domaine des traductions : la plus notable est celle d'un choix de textes d'Evliya Çelebi malheureusement uniquement consacré aux batailles, *La Guerre des Turcs* (Sindbad/Actes Sud), confirmant un aller-retour de plus en plus régulier entre les deux cultures.

La poésie

Le corpus de la poésie turque contemporaine cherche à se fixer à travers une " guerre " des anthologies : les deux volumes compilés par Memet Fuat (Adam Yay.) font face aux cinq volumes du choix de Refik Durbaş (Soyut Yay.) ; par ailleurs plusieurs CD-Rom ont fait leur apparition : Poésie moderne (1998) ou Poésie ottomane (Yapı-Kredi) (1999).

Dans la production elle-même, on assiste à d'importantes rééditions de classiques modernes : Oktay Rifat (2 volumes déjà parus), F.H. Dağlarca et İlhan Berk. D'autres encore, moins connus mais dont l'œuvre s'épanouit depuis une quarantaine d'années : Ülkü Tamer, Süreya Berfe, etc. Les revues restent actives et nombreuses : *Lundingirra*, *Adam Sanat*, *Hayalet Gemi*, etc. tandis que la poésie en traduction reste particulièrement bien représentée : chez İyî Şeyler et Öteki Yay. en particulier. Il faut

aussi noter la parution du volume 7 de *Şiir Atlası*, anthologie permanente de la poésie mondiale telle que Cevat Çapan la présente toutes les semaines dans *Cumhuriyet Kitap*.

Un aspect inquiétant du débat poétique est la raréfaction des ouvrages de critique (ou de biographie et critique) concernant des poètes. Outre les rééditions d'articles anciens de Memet Fuat et de Mehmet H. Doğan, de trop rares textes émergent : l'essai général de Metin Celâl, *Yeni Türk Şiiri* (Çizgi Yay.), une étude sensible de Selim İleri en hommage à Behçet Necatigil (Kâf Yay.), l'ouvrage d'Ahmet Soysal consacré à Fazıl Hüsnü Dağlarca : *Arzu ve Varlık - Dağlarca'ya Bakışlar* (Yapı Kredi Yay.) et pour finir l'essai du jeune poète Veysel Çolak : *Yabancılaşma ve Öteki Şiir* (Gendaş Yay.).

La prose continue de chercher ses marques

Qui sont les jeunes romanciers ? Peut-on dégager une tendance générale ? Non, il n'y a que des voix, multiples et très diverses comme celles de Hasan Ali Toptaş, de Ashlı Erdoğan ou de Celâl Hafifbilek. La seule remarque que l'on pourrait avancer est la suivante : les thèmes dominant en ce moment l'aspiration à un renouvellement formel ou à une virtuosité technique telle que la génération précédente l'affectionnait. Nous ne prendrons ici que quelques cas, disons les auteurs ayant connu un succès immédiat : Hasan Ali Toptaş n'est pas un débutant, il publie chez Adam son quatrième roman, *Kayıp Hayaller Kitabı*. On note chez lui un remarquable intérêt pour le style, une phrase complexe qui parvient à restituer le chaotisme de la vie. De ses romans se dégage une intense mélancolie qui semble remodeler la réalité et en même temps rejoint une approche de la vie assez caractéristique des prosateurs turcs de A.H. Tanpınar à Füzûzan. On l'a récemment comparé à Kafka, ce qui, malgré d'indéniables qualités, paraît néanmoins un peu loin du compte...

Kaan Arslanoğlu, lui, publie *İntihar* (Adam Yay.) : cet auteur déjà connu comme essayiste a voulu broser le portrait d'un " héros de notre temps ". Il introduit dans son roman une large palette des aspects supposés aliénants de l'époque : le stress généralisé, l'obsession du temps compté, la part trop grande dévolue au travail ainsi que la place de plus en plus importante du sport dans la société. Pourtant, plus

qu'un regard sociologique, c'est une approche psychologique que privilégie Arslanoğlu.

Hakan Şenocak est un jeune nouvelliste d'Ankara apparu à la fin des années 1980. *Naj* (Can Yay.) est son premier roman que l'auteur lui-même définit comme antiréaliste (*karşıgerçekçi*) : à la fois roman contemporain et fable, le récit raconte un grand amour contrarié et connaissant un dénouement tragique. Ce texte qui travaille contre un réalisme trop prégnant semble plonger aux racines du conte populaire, avec succès.

Halil Gökhan, traducteur de littérature française, poète déjà lauréat de plusieurs prix, donne aussi un premier roman : *Yedinci* (Gendaş Yay.). Au début du roman, sept cinéastes de différents pays méditerranéens se retrouvent dans un festival du Film noir ; ils sont incarcérés mais seule Alev İpek, la Turquie, risque de ne pas être libérée... le récit s'enchaîne ensuite comme une série de nouvelles où s'impose un regard ironique sur l'état pitoyable de la littérature, concurrencée par le cinéma (qualifié de "littérature de l'ère technologique"). On y trouve aussi la critique d'une création littéraire qui s'est peu à peu coupée du monde extérieur et fonctionne sur de fausses valeurs.

Quant à Hikmet Temel Akarsu, il donne avec *Medya /Rock'n Roman 4* (İnkılâp Kitabevi) le dernier volume d'un "Quartet d'Istanbul" qui met en scène la jeunesse contemporaine de la ville, avec ses bandes, son goût du rock, ses sociétés satanistes et aussi les groupes d'étrangers (anglo-saxons et autres) perpétuant un goût de société coloniale au sein de la ville turque.

On pourrait en dernier lieu mentionner un certain reflux des textes d'écrivaines : le volume reste stable mais pas d'augmentation nette.

Alamanci

En ce qui concerne la littérature de langue turque *de l'extérieur*, la problématique semble peu évoluer depuis cinq ans : les romanciers turcs d'Allemagne de la génération des années 1960 et 70 continuent de chercher une légitimité en Turquie, comme si la publication en Allemagne n'avait été qu'un tremplin pour accéder au monde littéraire d'Istanbul. Ainsi,

Yüksel Pazarkaya, Habib Bektaş et Güney Dal publient-ils tous un livre cette année, recueillant un écho souvent très mitigé.

À l'exception de Akif Pirinçci (auteur de la série des *Felidae*, policiers "félins" à l'œuvre dans une Allemagne un peu déjantée) publié à grand renfort de publicité par Güncel Yay., les jeunes auteurs les plus talentueux – et parfois malgré le succès connu en Allemagne – restent ignorés. Après le second roman de Emine Sevgi Özdamar paru en 1998 (*Die Brücke des Goldenen Horns*) et récompensé par le prix Adalbert von Chamisso 1999, l'événement fut quand même le quatrième et dernier volume du quartet de Zafer Şenocak : *Der Erottomane*, paru en octobre 1999 chez Babel Verlag (Munich). En réalité c'est l'ensemble des auteurs d'origine turque et vivant en Europe qui semblent privés d'image lors de leur apparition sur le marché turc : pourtant des développements récents ont amené au devant de la scène des auteurs de cette catégorie en Allemagne, aux Pays-Bas mais aussi en Grande-Bretagne... C'est probablement leur choix d'une expression littéraire dans une autre langue que le turc qui les pénalise – même si cela semble paradoxal quand on sait l'intérêt pour les autres littératures en Turquie.

Une infrastructure culturelle en refonte

L'édition et les revues bouillonnent, les prix littéraires se multiplient jusqu'à friser l'absurdité, le Salon du Livre d'Istanbul gagne chaque année en importance, bref l'activité littéraire est tout sauf morne... L'élément le plus frappant reste le rapport toujours difficile entre Istanbul et le reste du pays : il existe, qu'on le veuille ou non, un centre et des périphéries, Ankara, İzmir et Bursa faisant figure de satellites ; les villes de plus faible importance comme Erzurum ou Trabzon continuent d'être caractérisées par un provincialisme pesant. Parallèlement, diverses enquêtes (comme celle de *E Dergisi*) sur les ventes des librairies de province indiquent un assez clair découpage idéologique du territoire (accompagné de fortes demandes pour les textes en sciences humaines et la production "ethnique") de même qu'une refonte de la grande librairie de province qui met l'ensemble de la production à la portée du lecteur aux quatre coins du pays. Mais une unité continue

d'exister puisque le titre cité comme vente n°1 par tous les libraires consultés en 1999 est *Benim Adım Kırmızı* de Orhan Pamuk !

L'édition turque (en littérature particulièrement) reste très largement concentrée à İstanbul : comme on peut le constater en notant les principaux succès littéraires, les maisons dominantes sont Can, Yapı-Kredi et Remzi (qui a choisi de se réinventer en 1999 : un nouveau recrutement d'auteurs comme une refonte des couvertures et de la publicité). Suivies de près par İletişim, Metis, Adam et Ayrıntı (tous genres confondus, roman comme poésie). Une pléiade d'autres maisons cherchent leur voie : Kabalcı, Öteki, etc. Des maisons minuscules parviennent, le temps d'un titre ou deux, parfois plus, à faire entendre leur voix : Om Yay. par exemple. Pour les sciences humaines, la situation est différente mais on doit citer Bağlam Yay. et Dost Yay. (Ankara). Belge (un éditeur resté fameux pour ses prises de position en matière de multiculturalisme et " d'histoire parallèle ") est situé au confluent de plusieurs genres : littérature et histoire sociale... Certaines maisons, peu soucieuses de leur présentation, semblent en chute libre : par exemple Afa ou Cem.

On a assisté à une reprise en main des éditions Türkiye İş Bankası Kültür Yay. : sans doute stimulé par le succès des éditions Yapı Kredi, cet éditeur à l'histoire déjà ancienne (né dans les années 1960) périlait un peu depuis le début des années 1980. On a choisi d'y rééditer deux romans introuvables, *Salon Köşelerinde* (1910) de Safveti Ziya et *Halâs* (1929) de Mehmet Rauf. Le premier se situe dans les milieux de la haute bourgeoisie de Péra tandis que le second est un de ces romans de la Guerre d'Indépendance qui composent un genre assez important des toutes premières années de la République. L'action se situe – et là aussi est l'intérêt – à İzmir.

D'autres titres, des essais, sont venus à l'automne compléter ce premier catalogue (V. Günyol, S. Eyüboğlu, M.C. Anday, etc.) mais aussi des traductions intéressantes. La qualité de la présentation – qui est devenue une constante de la production des maisons d'édition privées depuis le milieu des années 90 –, du papier se retrouve aussi dans les très beaux livres d'art de la même maison.

On mentionnera pour finir deux éditeurs en effet classiques dans le paysage littéraire et qui ont subi une refonte assez complète : les éditions Milliyet et les éditions İnkılâp. D'autre part, de jeunes loups de l'édition sont apparus : les éditions Gendaş (encore à la recherche d'une image) et les éditions Doğan Kitapçılık, qui bénéficient de très puissants moyens financiers. Ici, la source de référence de la ligne éditoriale semble être la France mais aussi les États-Unis et l'on sent l'influence à la fois des agents littéraires et de la Foire de Francfort. Une édition plus en phase avec le marché mondial peut en naître, si l'on réussit à contrôler l'aspect exclusivement commercial. Pourtant, comment expliquer autrement que par la volonté de réaliser un " coup éditorial " la parution en janvier 2000 des *Particules élémentaires* (Doğan Kitap) de Michel Houellebecq ?

Jeunisme ou tendance ?

Grand absent du paysage littéraire turc (seul subsiste le souvenir des épisodes des enquêtes du privé Mayk Hammer), le roman policier connaît un essor remarqué en 1999 ; parmi les derniers développements en date, on notera que l'éditeur Doğan Kitap a décidé de lancer une collection *Ülkeler ve Polisiye* avec un enquêteur israélien.... On retrouve ainsi ce qui avait été dit au début de ce dossier à propos du texte d'Ahmet Ümit, *Patasana* et la confirmation d'un double phénomène dans le domaine du récit policier : une tendance s'oriente plutôt vers la critique sociale et le portrait crypté des grandes villes (le roman policier rural reste une denrée rare) alors que l'autre recouvre l'inscription dans une époque passée (faisant aussi office de roman historique) et dans un groupe de population particulier ou lointain. Il s'agit donc de rien moins qu'une mode que l'on voit se répéter pays après pays malgré une réticence assez forte des pays musulmans : ainsi le monde arabe a pour l'instant bien résisté à cette déferlante. Il est donc intéressant de noter que la Turquie – jamais en reste d'occidentalisation – semble être la première à accéder à cet élément essentiel du paysage littéraire contemporain. Avec le risque d'être un peu plus vite absorbée dans le paysage éditorial occidental. Le concert des nations a parfois un air d'uniformité...

En 1999 toujours, un prix littéraire est créé (dit “ du café Kaktüs ” (İstanbul)) et récompense deux lauréats : Celil Oker pour *Çıplak Ceset* et Cenk Eden pour *Rüzgarsız Şehir* (paru chez Oğlak Yay.). Celil Oker a par ailleurs publié un roman situé dans les milieux du football (*Kramponlu Ceset*) et Birol Oğuz un texte intitulé *Siyah Beyaz*, tous deux chez Maceraperest Kitaplar.

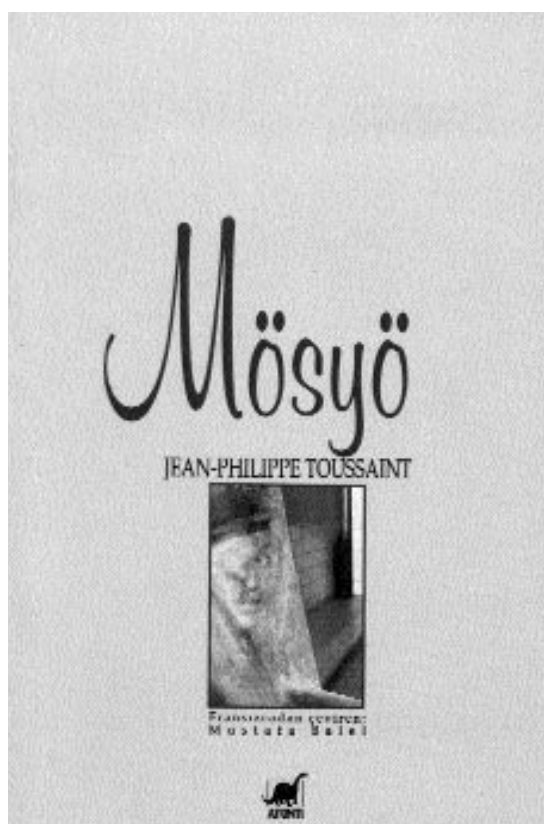
Au-delà de l'essor de l'édition pour enfants en Turquie (on reste encore loin du dynamisme et de l'inventivité des Anglo-saxons ou des Français dans ce domaine), plusieurs “ niches ” du marché de la jeunesse semblent se garnir : à commencer par la bande dessinée qui n'est pas *stricto sensu* nouvelle en Turquie : elle existe sous une forme populaire depuis les années 50 mais aussi dans le domaine satirique où les *Leman* et autres *Gırgır* continuent de se vendre très bien. Cependant, les albums de BD tels qu'on les connaît devaient trouver leur propre circuit, des maisons d'édition capable d'assurer une fabrication adéquate (la quadrichromie étant chère) et son public, jeune et “ branché ”. Après Astérix puis les rééditions de l'excellent *Abdülcanbaz* (chez Yapı Kredi), on découvre maintenant deux volumes de Corto Maltese (Dost Yay.), auxquels viennent s'ajouter les premières productions de jeunes dessinateurs turcs...

Il n'est pas indifférent de constater l'arrivée de la matière rationaliste que représente la science-fiction dans une culture encore peu axée sur les sciences : d'ailleurs beaucoup plus que les textes de SF traditionnels (on traduit depuis dix ans Brian W. Aldiss, Isaac Asimov ou Stanislas Lem), c'est le domaine de la *Fantasy*, aux limites du Fantastique, qui rencontre un intérêt. Ursula K. Le Guin (régulièrement publiée chez Metis) mais surtout l'incontournable J.R.R. Tolkien ; après *Le Seigneur des anneaux*, on aborde un autre cycle avec *Silmarillion* (Altıkkırbeş Yay.) : vaste roman cosmogonique paru de manière posthume en 1977 et qui conte les premiers temps mythologiques de la Terre du Milieu.

Entre inclination pour une forme de culture New Age et naissance d'un groupe de jeunes consommateurs culturels urbains, les signes de reconnaissance de l'internationalisation se multiplient : la méthode est anglo-saxonne, sans complexe...

Étude de cas : la traduction du français

Que ce soit dans le domaine des sciences humaines ou des belles lettres, l'intérêt pour le français reste très soutenu. Après avoir connu une baisse dans les années 1980, les rééditions et les traductions nouvelles (d'auteurs longtemps négligés et réputés difficiles comme Antonin Artaud ou Jean Genet par exemple) occupent une bonne partie du marché, disons environ 40% : contrairement à ce qui a pu être dit, l'anglais (britannique et américain – on constate d'ailleurs une forte progression de ce dernier) n'a pu détrôner le français dans le domaine littéraire. Il faut également rappeler le soutien apporté (sous la forme de subventions à la traduction) par le Ministère français des Affaires étrangères depuis le début des années 90 et qui aura largement servi des textes exigeants, des recueils de poésie comme des ouvrages historiques... Une chose par contre est inquiétante : la baisse notable du nombre des traducteurs de qualité, avec le vieillissement d'une génération de passeurs confirmés (la génération née dans les années 30)...



Nous avons essayé ici de répertorier le plus grand nombre de textes publiés entre décembre 98 et février 2000, en conservant les deux grandes catégories précédentes. À défaut d'être exhaustive (on a pu oublier quelques titres proposés par des maisons de province ou des rééditions), cette liste se veut au moins indicative du mouvement de traduction à partir du français : on remarquera un choix assez fin d'auteurs prestigieux comme Antonin Artaud, Maurice Blanchot ou Nathalie Sarraute ainsi que la capacité à se maintenir au courant des flux qui traversent la littérature française.

Littérature

Le domaine classique (si l'on accepte d'y inclure les textes majeurs du XX^e siècle) reste bien représenté, avec des textes aussi subversifs que le roman érotico-grotesque d'Apollinaire (*Les cent mille verges*) et deux volumes de Sade... :

- Louis Althusser : *Tutsaklık Günçesi* (Can Yay.) (Le Journal du prisonnier)
- Guillaume Apollinaire : *On Bir Bin Kırbaç* (Nisan Yay.) (Les Cent mille verges)
- Antonin Artaud : *Tanrı Yargısının İşini Bitirmek İçin* (Nisan Yay.) (Pour en finir avec le jugement de Dieu)
- Georges Bataille : Rahip C. (Kabalıcı Yay.) (L'Abbé C.)
- Charles Baudelaire : *Kötülük Çiçekleri* (Varlık Yay.) : quatrième grande traduction des Fleurs du mal, cette fois-ci par Erdoğan Alkan ; ce dernier a également publié cette année une intéressante étude, *Baudelaire ve Satanizm* (Broy Yay.), suivie d'un choix de poèmes. Une première version turque des *Paradis artificiels* (*Yapma Cennetler*, Telos Yay.) est maintenant disponible.
- Aloysius Bertrand : *Gaspard de la Nuit* (Gendaş Yay.)
- Maurice Blanchot : *Ölüm Hükümü* (Kabalıcı) (L'arrêt de mort)
- Alain Bosquet : *Rehinelik Mesleği* (Telos Yay.) (Le Métier d'otage)
- Michel Butor : *Saint Marco'nun Betimi* (Yapı Kredi Yay.) (Description de Saint-Marc)
- Paul Claudel : *Japon Yelpazeleri İçin Yüz Tümcce* (Yapı Kredi Yay.) (*Cent phrases pour éventails*)
- Jean Cocteau : *Bir Meçhulün Günçesi* (Sel Yay.) (*Journal d'un inconnu*)
- Alexandre Dumas : *Kamelyalı Kadın* (réédition de trad. T. Yücel) (Kaf Yay.) (*La Dame aux camélias*)
- Marguerite Duras : *Cebelitarık Denizcisi* (Can Yay.) (Le Marin de Gibraltar)
- André Gide : *Günlük* (Bahar Yay.) (Journal)

- Pierre Klossowski : Baphomet (Mor Yay.) (Le Baphomet)
- Lautréamont : *Maldoror'un Şarkıları* (Gendaş Yay.) (Les Chants de Maldoror)
- Jacques Prévert : *Sözler* (Yapı Kredi Yay.) (*Paroles*)
- Marcel Proust : *Swann'ların Tarafı* (Yapı Kredi Yay.) (Quatrième volume traduit de la Recherche du temps perdu)
- Arthur Rimbaud : *Ben Bir Başkasıdır- Bütün Düzyazı Şiirleri* (Gendaş Yay.) (*Je est un Autre- Poèmes en prose*)
- D.A.F. De Sade : *Erdemle Kırbaçlayan Kadın* (Oğlak Yay.) (Juliette)
- Justine (Civriyazi Yay.)
- Françoise Sagan : *Çarpık Yansımalar* (Can Yay.) (Le miroir égaré)
- Nathalie Sarraute : *Açınız* (Can Yay.) (*Ouvrez*)
- Georges Simenon : *Maigret'nin Yeni Soruşturmaları* (Nisan Yay.) (Les nouvelles enquêtes de Maigret)
- Boris Vian : *Savrulan Otlar Arasında* (Güncel Yay.) (Trouble dans les Andains)
- Sıradan Kişiler İçin Peri Masalı* (Güncel Yay.) (Contes de fées à l'usage des moyennes personnes)
- Jules Verne : *2890 Yılında* (Kaf Yay.) (En l'an 2890)
- Voltaire : *Zadig* (Kaf Yay.)
- Marguerite Yourcenar : *Mavi Masal* (3 contes) (İletişim Yay.)
- Marguerite Yourcenar : *Alexis ya da Beyhude Mücadelenin Kitabı* (Metis Yay.) (Alexis ou le traité du vain combat)
- Il faut pour finir mentionner la parution de quelques essais : Yves Bonnefoy sur Rimbaud (Nisan Yay.), Bahadır Gülmez sur Aragon (Kavram Yay.) et Memet Rıfat sur Balzac (Kaf Yay.).

L'actualité littéraire se doit d'entretenir la vogue de certains best-sellers : tous les éditeurs connaissent cette tendance, très orchestrée par les salons du livre (Francfort en particulier), à rechercher le texte porteur, ayant déjà bénéficié d'un large écho en Europe ou aux États-Unis et qui assurera des ventes importantes sans préjudice de ses qualités littéraires :

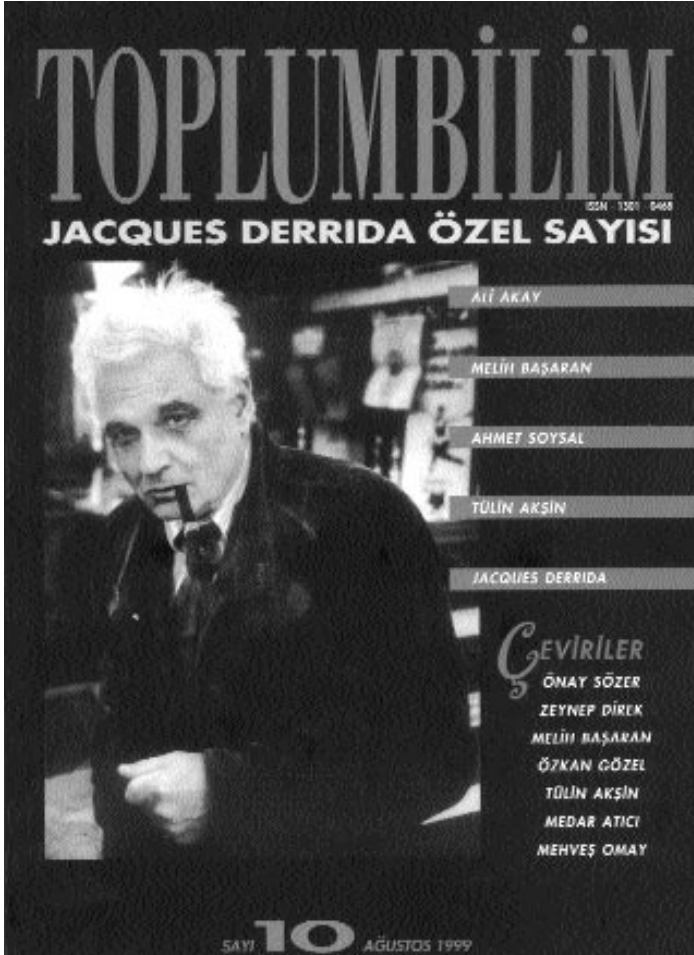
- Catherine Clément : *Varoluş ve Romantizm* (Güncel Yay.) (Hanna et Martin)
- Hürrem Sultan* (Güncel Yay.) (La Sultane)
- Theo'nun Kutsal Yolculuğu* (Telos Yay.) (Le Voyage de Théo)
- Christian Jacq continue sa fulgurante ascension chez Remzi Yay. et, depuis peu, chez Doğan Yay. : *Katledilen Piramit*. (La Pyramide assassinée)
- Gérald Messadié : *Musa, Mısır Prensesi* (Milliyet Yay.) (Moïse, un prince sans couronne)

Gilbert Sinoué : *Kavalalı Mehmed Ali Paşa : Son Firavun* (Doğan Kitap) (Le Dernier pharaon)
 André Soussan : *Vatikan'daki Şamdan* (Doğan Kitap) (Le chandelier du Vatican)
 Azouz Begag : *Sabah Çocuk* (Güncel Yay.) (Le Gône du Chaâba)
 Tahar Ben Jelloun : *Yoksullar Hanı* (Can Yay.) (L'Auberge des pauvres)
 Eric Holder : *Matmazel Chambon* (Can Yay.) (Mademoiselle Chambon)
 Homéric : *Moğol Kurdu* (Doğan Kitap) (Le Loup mongol)
 Michel Houellebecq : *Temel Parçacıklar* (Doğan Kitap) (Les Particules élémentaires)
 Vénus Khoury-Ghata : *Gözyaşları Kıyısındaki Ev* (Sel Yay.) (Une Maison au bord des larmes)
 Jacques Laccarière : *Dünyanın Tozu* (Telos Yay.) (La poussière du monde)
 J. M. G. Le Clézio : *Çöl* (İletişim Yay.) (Le Désert)
 Altın Balık (İletişim Yay.) (Poisson d'or)

Bernard-Henri Lévy : *Baudelaire'in Son Günleri* (Sel Yay.) (Les derniers jours de Charles Baudelaire)
 Melike Mukaddem : *Yürüyenler* (Doğan Kitap) (Les Hommes qui marchent)
 Alexandre Najjar : *Gökbilimci* (Telos Yay.) (L'Astronome)
 Amélie Nothomb : *Merkür* (Güncel Yay.) (Mercure)
 Daniel Pennac : *Silahlı Peri* (Metis Yay.) (La Fée carabine)
 Patrick Rambaud : *Savaş* (Can Yay.) (La Bataille)
 Philippe Sollers : *Stüdyo* (Yapı Kredi Yay.) (Studio)
 Martin Winckler : *Sachs'ın Hastalığı* (Güncel Yay.) (La Maladie de Sachs)

Sciences humaines

Samir Amin : *Küreselleşme Çağında Kapitalizm* (Sarmal Yay.) (Le Capitalisme à l'époque de la globalisation)
 Mohammed Arkoun : *İslam Üzerine Düşünceler* (Metis Yay.) (Ouverture sur l'islam)
 Jacques Attali : *21. Yüzyıl Sözlüğü* (Güncel Yay.) (Dictionnaire du XXI^e siècle)
 Jean-Jacques Barrère - Christian Roche : *Filozof Gafaları* (Güncel Yay.) (La Bêtise des philosophes)
 Roland Barthes : *Ara Olaylar* (Kaf Yay.) (Incidents)
 Jean Baudrillard : *Kusursuz Cinayet* (Ayrıntı Yay.) (Le crime parfait)
Siyah Anılar (Ayrıntı Yay.) (Cool Memories I-II)
Foucault'yu Unutmak (Dokuz Eylül Yay.) (Oublier Foucault)
 Simülakrlar ve Simülasyon (Dokuz Eylül Yay.) (Simulacres et simulation)
 Maurice Blanchot : *Sonradan : Sonsuz Yineleme* (Kabalıcı Yay.) (Après-coup)
Öteye Adım Yok Ötesi (Ayrıntı Yay.) (Le Pas au-delà)
 Benoist-Méchin : *Mustafa Kemal / Bir İmparatorluğun Ölümü* (Bilgi Yay.) (M. K./La Mort d'un empire)
 Henri Bergson-Gabriel Marcel-René Guénon : *Metafizik Nedir ?* (Birey Yay.) (Qu'est-ce que la métaphysique ?)
 Philippe Borgeaud : *Karşılaşma Karşılaştırma* (Dost Yay.) (Recueil d'articles)
 Pierre Bourdieu : *Sanatın Kuralları* (Yapı Kredi Yay.) (Les Règles de l'art)
 Régis Debray : *Sanat Aşkıyla* (Sel Yay.) (Pour l'amour de l'art)
 Françoise Dolto : *Çocuk ve Boşanma* (Kontiki Yay.) (L'Enfant et le divorce)
 Didier Eribon : *Georges Dumézil'le Konuşmalar* (Sinatle) (Conversations avec Georges Dumézil)



- Michel Foucault : *Bilginin Arkeolojisi* (Birey Yay.) (L'Archéologie du savoir)
Psikoloji ve Ruhsal Hastalık (Birey Yay.) (Maladie mentale et psychologie)
- Denis Guedj : *Papağan Teoremi* (Güncel Yay.) (Le Théorème du perroquet)
- Pierre Klossowski : *Nietzsche ve Kısırdöngü* (Kabalıcı Yay.) (Nietzsche et le paradoxe)
- Jacques Le Goff : *Ortaçağ Batı Uygarlığı* (Dokuz Eylül Yay.) (La Civilisation de l'Orient médiéval)
- Gilles Lipovetski : *Üçüncü Kadın* (Varlık) (La Troisième femme)
- Edgar Morin : *Aşk Şiir Bilgelik* (Om Yay.) (Amour, poésie, sagesse)
- Jean Paulhan : *Eleştiriye Kısa Önsöz* (Dokuz Eylül Yay.) (Une courte introduction à la critique)
- Jean Piaget : *İnsan ve Fikirleri* (Doruk Yay.) (L'Homme et ses pensées)
- Bernard Weber : *Nereden Geliyoruz ?* (Güncel Yay.) (D'où venons-nous ?)

EN GUISE DE CONCLUSION

Une grande variété de débats, beaucoup d'hommes de bonne volonté dans le domaine culturel cohabitent avec une sérieuse dose de catastrophisme, souvent générationnel (le bon vieux temps menacé par les chimères du changement) tel que l'exprime le dernier roman d'Alev Alatlı, paru en janvier : *Schrödinger'in Kedisi- Kâbus* (Boyut Yay.). Une utopie négative où l'auteur voit d'un œil très peu encourageant les années à venir. Selon elle, tout en étant à l'aube d'une ère nouvelle, la Turquie se voit marginalisée, " tiersmondisée ", en particulier parce qu'elle souffre d'un retard dans les cinq sciences essentielles du XXI^e siècle : la neuro-psychiatrie, la psychologie, la philosophie, l'économie et la physique quantique.

Et l'on doit noter un spectaculaire retour de la subjectivité biographique et autobiographique qu'autorise la disparition des avant-gardes : ces dernières ne s'étaient-elles pas souvent donné pour but esthétique la dissolution de la personne (en critique) et du personnage (dans la fiction) ? Parallèlement, un goût assez prononcé pour le vedettariat qui – comme en Europe touche largement cette frange de journalistes-animateurs-écrivains concentrant un assez large pouvoir médiatique – continue de rendre la lecture de cette effervescence culturelle un peu difficile : pour pouvoir s'orienter, il faut se fixer quelques critères solides (mais la " qualité " reste une pierre d'achoppement), des " flux "(comme l'intérêt pour l'Histoire) que

l'on suivra sur plusieurs années et ne pas s'abandonner à ce mal très turc : la négligence et l'oubli.

Parmi les tendances à l'œuvre justement, il ne faut pas oublier de mentionner les publications féminines : ainsi les activités de l'association " Mor Çatı " et un nombre toujours croissant de textes historiques et sociologiques permettent-ils d'aborder la totalité des thèmes, d'approfondir le débat ; citons à cet égard les ouvrages de Faik Bulut, d'Ayşegül Yaraman, *Türkiye'de Kadınların Siyasal Temsili* (Bağlam Yay.), la réédition de l'essai de Nezihe Muhittin, *Türk Kadını* (1931) (İletişim Yay.), etc. Ayant juste précédé l'exploration des composantes multiculturelles de l'État turc, l'intérêt pour les études féminines (*Gender Studies*) ne connaît pas de véritable déclin. Dépassant le phénomène de mode universitaire, l'intérêt pour le Deuxième sexe porte témoignage d'un enracinement déjà ancien dans l'histoire sociale du pays.

Où en est la littérature dans ce contexte plus propice en apparence au développement des sciences humaines ? Elle ne se porte pas si mal, si l'on en juge d'après quelques fiévreux débats autour des romans, la qualité toujours accrue des ouvrages, le projet aussi de la TRT (en association avec la société de production Film-Yön) d'adapter une quarantaine d'œuvres littéraires (de Halit Ziya à nos jours) pour le petit écran.

Et l'on peut même reconnaître une rassurante continuité à l'œuvre : plus marquée qu'on ne pourrait le supposer, on peut en retracer les parcours à travers certaines œuvres, des débats qui se poursuivent sans se résoudre, des projets qui, bon an mal an, se réalisent. Je ne prendrai qu'un exemple : pour qui choisirait de relire les essais, les interventions (autour des textes comme de la vie culturelle dans son ensemble) d'un homme de lettres comme Enis Batur depuis la fin des années 80, on peut comprendre que beaucoup a été réalisé, que malgré de cruelles insuffisances, un esprit parfois étriqué régissant la conception de l'enseignement secondaire (pépinière négligée de lecteurs), la culture n'est pas menacée comme on l'entend dire. Simplement, elle change.

Son encyclopédie personnelle dont le quatrième volume, *Su, Tüyün Üzerinde Bekler*, vient de paraître (Sel Yay., 1999), est à ce titre exemplaire : fantaisiste, inventive, elle questionne le monde et pousse à un degré tout à fait remarquable la marque d'individualité que l'on attend d'un écrivain.

Chronologie 1999-2000

Janvier

Attribution du prix Orhan Arıburnu au poète İlhan Berk. Né en 1916, il est avec Dağlarca et Melih Cevdet Anday le dernier grand homme de la poésie contemporaine ; novateur et provoquant, il a beaucoup dialogué avec la poésie mondiale (de Rimbaud à Ezra Pound) et ses œuvres dispersées sont maintenant rassemblées en trois volumes chez Yapı Kredi Yay.

On traduit un premier roman du Prix Nobel de littérature portugais José Saramago (*Bütün İsimler*, Gendaş Yay.) : peu à peu les langues de traduction évoluent; après le japonais, l'espagnol et le portugais conquièrent un espace (même si certains titres sont encore traduits de l'anglais : quatre titres vont suivre par Saramago malgré des cadres encore absents).

Le grand poète F.H. Dağlarca republié par Milliyet Yay. : enfin une édition adéquate (et de belle qualité) pour le plus prolifique des poètes d'un pays qui en compte beaucoup ! Son œuvre poursuivie depuis 1935 que l'on pourrait qualifier d'approche lyrique (et parfois épique au cours des années 1960) totale de la réalité est remise à disposition des lecteurs plusieurs recueils importants n'ayant jamais été repris...

Février

La revue *Kitaplık* (Hiver 98/ n° 35) publie un dossier : " Bizans Seçkisi " où une dizaine d'écrivains turcs contemporains évoquent leur passion, leur fascination de Byzance. La revue *Cogito* consacre également un numéro à Byzance : le dossier se veut plus historique.

Pour la première fois (depuis longtemps), un groupe important d'artistes et d'écrivains se présentent aux élections législatives ; pour le CHP, Zülfü Livaneli et l'acteur Halil Ergün, pour l'ANAP, Yılmaz Karakoyunlu, mais c'est l'ÖDP qui en rallie le plus grand nombre, et non des moindres : Can Yücel, Adalet Ağaoğlu, Mîna Urgan, Erhan Bener, Fethi Naci, Leylâ Erbil et Fakir Baykurt.

Agatha'nın Anahtarı (Can Yay.) : nouvelles policières d'Ahmet Ümit (dont plusieurs s'an-



Le soldat byzantin : " Ça alors, ce ne sont pas des Janissaires mais des " Vieunissaires " ! On va les aplatis ! "

crent dans le passé récent du pays), un des rares auteurs turcs de polars. On remarquera aussi Murat Çulçu : *Faliku/Baykuşlar Vadisi* (Erciyas Yay.), l'histoire d'un groupe mafieux située dans une bourgade perdue d'Anatolie.

Prémises du flot de publications sur l'Empire ottoman qui va inonder la librairie cette année : avant les grandes anthologies ou les numéros de revues, paraissent des livres d'histoire populaire, des récits d'orientalistes (par exemple chez Aksoy Yay. à Ankara), etc.. L'ensemble du public est visé, toute la société se doit de se pencher sur l'héritage impérial.

Présentation du film *Yol* (de Yılmaz Güney) après 17 ans d'interdiction en Turquie : énorme succès en salle pour une œuvre dont la force de subversion s'est quelque peu amenuisée.

Mars

10 mars : enterrement du poète Salah Birsal (né en 1919). Poète, essayiste, il occupait une place à part par ses poèmes fantaisistes qui confinent parfois à l'absurde. Son quintet (*Salah Bey'in Tarihi*) sur l'Istanbul des deux derniers siècles est un modèle de récit gigogne, faussement historique et franchement mythologique !

15-21 : 4^e Salon du livre d'Izmir organisé par TÜYAP. Les salons de province rivalisent mal avec la Foire du livre d'Istanbul.

14 (Izmir) et 16 (Istanbul) : conférences de Serge Halimi dont on vient de traduire *Les nouveaux chiens de garde* (*Düzenin Yeni Bekçileri* chez Evrensel Basım Yayın)

Avril

Du 7 au 10 : colloque international : " Constantinople byzantine " à l'Université de Boğaziçi.

Özdemir İnce republie ses traductions de deux classiques de la poésie française, Lautréamont, Rimbaud et y ajoute un nouveau travail : *Gaspard de la nuit* d'Aloysius Bertrand (Gendaş Yay.). Peu d'échos pour ces travaux essentiels et rares (ces traductions sont sur le métier depuis une quinzaine d'années, elles bénéficient des lectures, des refontes, des nouvelles inspirations du traducteur) Sans doute trop " élaborées " pour le lecteur actuel !

Mai

Prix Necatigil de poésie à Turgay Fişekçi (1956-) : poète et rédacteur-en-chef de la revue *Adam Sanat*, T. Fişekçi est une des voix majeures de la poésie des vingt dernières années.

Publication de *Üç Aynalı Kırk Oda* de Murathan Mungan (Metis Yay.) : l'auteur (né en 1955, déjà largement connu comme poète et dramaturge) donne là son sixième recueil de nouvelles (le premier, *Son İstanbul*, était paru en 1985) et confirme l'orientation de son œuvre vers la prose narrative : de plus la thématique s'affirme, en profondeur. Après avoir beaucoup joué sur les genres

traditionnels (conte, légende orientale, récit historisant inspiré par la dernière période ottomane), il aborde dans ces trois textes le cœur de ses références : le contact avec la culture américaine, le paysage nostalgique de Péra et ses propres racines orientales. C'est d'ailleurs dans " Gece Elbiseleri " (le dernier des trois) qu'il atteint à l'essentiel, l'expression des différences, ethniques et sexuelles. Dans ce texte où le sentiment de culpabilité le dispute à la cruauté, on aborde l'image, somme toute réconfortante, d'une " autre Turquie ". L'itinéraire d'Ali, garçon d'une famille aisée de Mardin, couvé par sa mère, brutalement soigné pour sa " maladie " (l'homosexualité) est emblématique d'un univers encore dominé par la culture orientale, ce fond arabo-kurde des confins de la Turquie et qui, petit à petit au cours du XX^e siècle, s'est vu absorbé par la culture républicaine, laïque et septentrionale.

" Il se souvenait que lorsqu'elle fut nommée à Mardin, le professeur de français de la mère d'Ali – originaire d'Izmir – avait insisté un peu plus que de nécessaire en disant : " En terre étrangère, il faut savoir rester soi-même ". C'était une femme mince qui frisait la quarantaine. Ali avait gardé présent à l'esprit ses yeux gris-bleus et son regard impressionnant, dominateur. Elle avait le visage très pâle, entouré de cheveux bruns foncés toujours coupés courts, et possédait une fragilité qui se révélait lorsqu'elle était perdue dans ses pensées. Mais la plupart du temps elle s'exprimait d'une voix ferme, bâtissait des phrases courtes et se comportait comme si elle était le professeur de tout le monde. Elle avait constamment besoin de faire savoir à son entourage comme elle était coriace ; dans certaines situations, elle semblait se forcer à adopter une expression moqueuse, comme pour exprimer de la méfiance, et ne pouvait se retenir d'ajouter : " De toute façon, je suis une fille d'Echrexpacha ! "

À l'occasion d'un voyage organisé dans les bourgades des environs par une société de charité, elle était partie avec la mère d'Ali et toute une délégation de femmes. Elles devaient à la fois faire une sorte de pique-nique et se rendre à Cizre chez un hodja. Le

hodja s'était fait un nom dans le voisinage et disait la bonne aventure en scrutant l'eau avec l'aide des djinns du Tigre. Même la mère d'Ali qui restait très influencée par les ragots concernant le hodja et doutait de la force de prédiction de ses voyances, s'était radoucie et, comme si elle ne voulait pas froisser des amis communs, s'était ce jour-là fait dire la bonne aventure. Mais elle répétait toujours qu'il ne fallait pas que les enfants de la République nourris aux idéaux d'Atatürk abusent de choses aussi superstitieuses, ni s'étonnent des sciences exactes. Ils devaient se souvenir de l'exemple des populations primitives de cette région déshéritée et devaient porter le flambeau de l'Occident et de la civilisation à l'est du pays. "

21 mai : remise du prix Sait Faik (pour la nouvelle) à Necati Tosuner pour *Güneşe Giderken*. L'auteur est loin d'être un inconnu : né en 1944, il publie des nouvelles depuis les années 60 et appartient au courant moderniste depuis ses débuts. Il a publié six recueils de nouvelles et un roman. Comme souvent depuis sa création, le Prix S. Faik récompense ici *une œuvre*.

Parution d'un essai du grand historien de l'art britannique Quentin Skinner chez Dost Yay. (Ankara) : *Sanatçının Bir Siyaset Düşünürü Olarak Portresi : Ambrogio Lorenzetti* (un peintre de Sienne du XIV^e siècle). Une particularité à noter : la préface de cet ouvrage très soigné et augmenté de quinze planches couleur a été rédigée spécialement pour l'édition turque.

Juin

Soutenus par 46 grands noms de la littérature mondiale (dont Günter Grass, Adonis, Harold Pinter, etc.), cinq auteurs turcs et kurdes réputés réclament plus de démocratie et la mise en place de véritables Droits de l'Homme dans la Turquie du XXI^e siècle : il s'agit de Yaşar Kemal, Zülfü Livaneli, Orhan Pamuk, Ahmet Altan et Mehmet Uzun. Le même groupe organise une conférence de

presse sur ce thème à la société des journalistes de Turquie en octobre 1999.

Prix du roman Orhan Kemal (le principal prix dans le domaine du roman) attribué à Ahmet Karcılılar : *Yağmur Hüznü* (Can Yay.)

Le recueil de témoignages *Mehmedin Kitabı* (compilé par Nadire Mater et publié aux éditions Metis) est saisi sur l'accusation " d'insulte et mépris envers les Forces armées ". Le texte aura connu quatre rééditions (ventes estimées : 22 000 exemplaires) avant d'être mis en cause officiellement. Importante réaction en Turquie même, puis dans la presse occidentale et américaine et protestations officielles adressées au Premier Ministre Ecevit.

Plusieurs films récents (*Sınır, Güneşe Yolculuk*) avaient choisi de mentionner la guerre au sud-est : la littérature s'est montrée beaucoup moins prodigue et l'on pourrait compter sur les doigts de la main les nouvelles qui abordent ce thème. La censure (ou l'auto-censure) y est certainement pour quelque chose, qui a frappé de nombreux titres et auteurs depuis dix ans : Şebnem İşigüzel, Kaan Arslanoğlu, l'éditeur Erdal Öz, etc.

Juillet

Le 53^e prix du roman Yunus Nadi est attribué à Ahmet Altan pour *Kılıç Yarası Gibi* (Can Yay.) : le livre en est alors à sa 37^e édition et les droits seront vendus dans l'été à Actes Sud. La traduction française doit paraître courant 2000.

Le prix de poésie du même nom est revenu à Ahmet Uysal pour *Acının Gümüşü*. On notera simplement que le profil de l'auteur (diplômé d'un Institut villageois et longtemps professeur dans le secondaire) est assez peu conforme à la nouvelle génération d'écrivains turcs...

Publication du volume 10 des œuvres de Bilge Karasu (*Lağımlarınası Ya da Beyoğlu*) : des inédits (œuvres posthumes) rassemblés par l'essayiste Füsün Akatlı et desquels émerge un long texte consacré au mythe de Beyoğlu.

Un peu comme les deux volumes (*Galata* et *Péra*) de İlhan Berk consacrés aux strates de la ville, c'est un texte qui cherche à restituer à la fois l'histoire d'une cité chrétienne et levantine dans la ville et à énoncer un mystère.

Renouvellement de la direction du PEN Club turc, organisme très vigilant dans le domaine des libertés d'expression. Le critique Konur Ertop devient le second président en titre.

Nouveau recueil de nouvelles de Füzûzan : *Sevda Dolu Bir Yaz* (Yapı Kredi Yay.) ; l'un des talents " révolutionnaires " des années 70 et 80, l'auteur n'avait rien publié dans ce domaine depuis 1985. Le même cas que celui de Nezihe Meriç (écrivaine née " avec la République ") réapparaissant chez les libraires en début d'année 1999.

Août

12 : Mort de Can Yücel. Le poète connu pour ses frasques et son franc parler avait fait l'objet de poursuites et d'une condamnation en 1999 (malgré ses 72 ans) ; un soutien apporté en avril 1999 par une centaine d'artistes et d'écrivains réunis à Stockholm pour une *Conférence mondiale sur la culture* avait repoussé de quelque temps la peine.

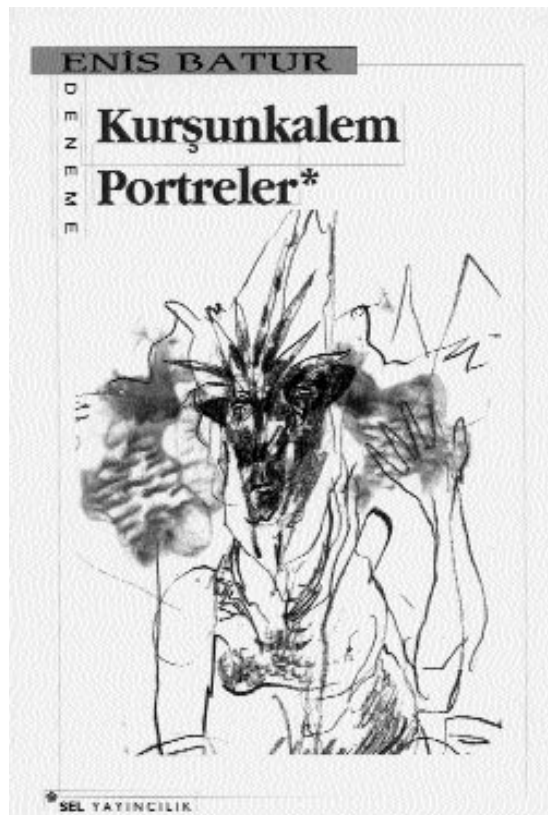
17 : Le tremblement de terre dévaste la région d'Izmit et propulse la Turquie au devant de la scène internationale. Les conséquences sociales, politiques et morales restent difficiles à mesurer de par leur ampleur.

Septembre

Une remarquable anthologie de poésie turque du XX^e siècle (2 vol.) dirigée par Memet Fuat paraît chez Adam Yay. Mais le coeur n'y est pas... Le tremblement de terre du mois d'août continue d'occuper tous les esprits.

Octobre

Importante soirée en l'honneur de Nâzım Hikmet : à l'AKM (İstanbul), avec Genco Erkal. Le poète communiste réintègre



l'establishment : il a été cité à plusieurs reprises par les hommes politiques au cours des derniers mois, dont le président Demirel.

Décès de Fakir Baykurt. L'écrivain, l'un des principaux représentants de la littérature villageoise des années 50 à 70, vivait en Allemagne depuis 1979. L'essentiel de son œuvre parue après cette date (une trilogie romanesque, des nouvelles, des poèmes et une autobiographie dont trois volumes sont parus à ce jour) repose sur la thématique des Turcs immigrés en Allemagne. Il s'était également montré très actif envers les jeunes auteurs turcs de la région de Rhénanie-Westphalie et de Duisburg, sa ville d'adoption. Avec sa disparition, une page semble définitivement tournée dans la littérature turque : celle de l'évocation (romanesque ou cinématographique) d'une réalité rurale en pleine mutation, juste avant que la Turquie ne devienne un pays majoritairement urbain.

Publication du second volume des mémoires de Mîna Urgan : *Bir Dinozorun Gezileri*. On procède en l'espace d'un mois à 7 réimpressions (!).

Essai polémique de Özdemir İnce : *Yaşasın Cumhuriyet* (Telos Yay.). Dans la droite lignée des brûlots du poète résistant (comme il se définit lui-même, en particulier depuis 1994), ce nouveau recueil de chroniques sur la montée des intégrismes et la volonté de maintenir coûte que coûte un modèle républicain laïque ne recueille aucun écho. Cette colère saine et justifiée est malheureusement dispensée à contre-courant : l'adhésion à l'Europe occupe tous les esprits et l'amnésie frappe la plupart des esprits.

Novembre

12 novembre : deuxième tremblement de terre dévastateur en moins de six mois.

Salon du Livre d'Istanbul : 18^e édition du 6 au 14 novembre, dans les bâtiments de TÜYAP. 256 maisons d'édition sont représentées ainsi qu'une cinquantaine d'organisations de la société civile. Plus de deux cents écrivains, intellectuels, journalistes, participent à des rencontres et des animations au cours de la semaine. Le thème retenu pour cette année : " Les Lumières en Turquie à l'aube du troisième millénaire " ; à ce titre, l'universitaire et essayiste Server Tanilli (vivant en Europe depuis 1979) rentre pour la première fois en Turquie comme invité d'honneur du Salon.

Plusieurs auteurs français figurent au rang des invités : Tahar Ben Jelloun, Daniel Pennac, Jacques Lacarrière, Christine Delphy. Egalement invité du Salon, Jean-Claude Kebabçiyân : né en 1942, le Président du centre de recherches sur la diaspora arménienne (Paris) dont la famille est originaire de Yozgat, incarne le renouveau des relations turco-arméniennes.

Le prix de littérature de la revue *Dünya Kitap* est décerné le 11 novembre à Tahsin Yücel (1933-) pour son recueil de nouvelles *Komşular (Les voisins)* (Can Yay., 1999). T. Yücel avait déjà été l'invité d'honneur des

Journées de la nouvelle d'Ankara en mai et reçu le prix de littérature Sedat Simavi 99 pour son livre d'essais – des *mythologies* proches de celles de Roland Barthes – *Söylemlerin İçinden* (Yapı Kredi Yay., 1998). Un livre amusant et profond qui s'ancre dans la problématique de la société turque contemporaine et dans les questions de langue. Feyza Hepçilingirler s'attaque aussi au bon usage, traquant les incorrections du turc moderne : *Ah Dedim Türkçe* (Remzi Yay.)

“ Depuis pas mal d'années, nous constatons la parution de nombreuses revues féminines plus brillantes les unes que les autres. On ne les compte plus et il semble qu'on puisse les différencier nettement, confirmant l'idée que certaines sont du type féministes à la solde de l'étranger, d'autres bien de chez nous, certaines plutôt hot et d'autres plutôt pépères. Mais presque toutes ces revues ne contredisent pas une idée force : mettre en place, instaurer une image de femme moderne. Que ce soit dans les essais, les nouvelles, les entretiens, les enquêtes, les questionnaires et même dans les réponses du courrier des lectrices, saturées de questions allant des soins de la peau aux problèmes sexuels, on remarque la présence de cette idée.

(...)

Le seul problème, c'est que la modernité ne consiste pas en ces qualités données avant la libération voulue mais ce sont des valeurs gagnées à force de connaissance et d'expérience. C'est pourquoi nos revues féminines considèrent de leur ressort de fabriquer des femmes modernes, les éduquent en ce sens et ne se lassent pas de leur donner des leçons. Mais elles n'effectuent jamais cette tâche par l'intermédiaire de professeurs au visage grave, ni à l'aide d'écrivains un peu trop sérieux. Les rédactrices de ces revues – on comprend qu'elles sont toujours jeunes mais déjà pleines d'expérience – abordent les lectrices en toute amitié, souriantes, et leurs proposent sincèrement des “ secrets ” ou des “ tuyaux ”. Par exemple l'une de nos revues pose la question suivante : “ Votre patron ou un collègue de travail vous fait-il des avances ?

Ou il vous a traversé l'esprit qu'il pouvait le faire ?, puis mettent du baume au coeur des lectrices en ajoutant : " Il n'y a aucune raison de vous inquiéter. Lisez simplement nos articles et décidez pour vous-mêmes. "

Ou encore : " Voulez-vous aller plus loin avec votre meilleur ami ? Alors vous avez besoin de ces tuyaux ", et elles leur livrent la solution en dévoilant les tuyaux en question.

(Extrait, pp. 80-81.)



Nazlı Eray

Fethi Naci publie le résultat de trente ans de réflexion sur le roman turc : *Yüzyılın 100 Romanı* (Adam Yay.). Ce qui avait commencé en 1971 comme *On Türk Romanı* (Ok Yay., à peine 90 pages !) est aujourd'hui – constamment revu et augmenté – une somme unique en son genre qui permet de suivre l'évolution de ce monstre qui tire à hue et à dia la littérature turque dans le vingt-et-unième siècle : le genre romanesque.

Décembre

İstanbul Sanat Fuarı : 9^e Salon des arts plastiques d'İstanbul organisé à TÜYAP du 30 novembre au 6 décembre. De nombreuses expositions, débats, panels ont lieu tandis que des prix sont attribués à cette occasion ; un prix de peinture des jeunes artistes et un concours de critiques d'art. De nombreuses galeries (turques et étrangères) ainsi que les départements d'esthétique de plusieurs universités sont associés à la manifestation qui provoque des polémiques... Oiseuses ou nécessaires, elles forment la " respiration " de la vie intellectuelle d'un pays. On remarquera que ces dernières sont de plus en plus esthétiques, même si le fond politique reste présent (affaire de Sivas, questions des Droits de l'Homme, etc.).

Nazlı Eray qui s'est fait connaître dès le début des années 1970, poursuit l'exploration d'un monde très singulier avec *Elyazması Rüyaları* (Can). Elle est la seule à proposer des récits d'imagination débridés dans la prose turque actuelle.

Parution des essais rassemblés de Orhan Pamuk : *Öteki Renkler* (İletişim Yay.). Cet ensemble volumineux (de presque 450 pages) rappelle le recueil des textes de Salman Rushdie, *Imaginary Homelands* par sa diversité et aussi par la proximité des thèmes abordés : l'identité, le roman comme genre mondial à l'aube du XXI^e siècle, la tradition en matière de littérature ou les grandes villes comme mythe littéraire. C'est en tous cas un recueil très représentatif et presque exemplaire des qualités et des défauts d'un romancier d'aujourd'hui : le grand nombre d'essais consacrés au roman (quelques poètes sont néanmoins présents) permet aussi de définir sa famille littéraire : sur un fond de référence plutôt anglo-saxon, se détache un profil très international où l'on retrouve Borges, Kundera, Thomas Bernard et Salman Rushdie que O. Pamuk fut l'un des premiers à défendre en Turquie et qui constitue un peu sa mesure dans le cadre romanesque. On peut également lire d'intéressants essais autobiographiques (alors que l'auteur avait jusque-là gommé sa personnalité privée), une nouvelle (" Pencereden Bakmak "), des vignettes consacrées à İstanbul (" İstanbulluyum "). On a également un tableau assez complet des débats qui agitent la vie culturelle : le texte " Zelzele " (écrit quelques jours après le tremblement de terre) ou " Yahudilerle birlikte İstanbul'da Büyümek ". On remarquera dans les références de plusieurs articles les contributions données au *TLS* londonien

ou à divers périodiques américains, cas véritablement unique en ce qui concerne les lettres turques. C'est aussi une démonstration supplémentaire de l'avantage conféré par un accès direct à l'anglais – en dehors de toute considération de qualité littéraire.

Ce qui est par contre négatif c'est la partie intitulée " Kitaplarım " et constituée d'extraits d'entretiens parus dans la presse à divers moments de sa carrière : un camaïeu d'impressions et de réflexions à but promotionnel. Qui brise l'unité du livre et l'entraîne sur les chemins douteux de l'autopromotion. On remarquera pour finir la couverture: un habile cliché légèrement sépia dévoile le fouillis très signifiant de la table de l'écrivain et ne dépareillerait pas une revue de décoration...

15 décembre : journée commémorative consacrée à A.H. Tanpınar à l'Institut d'études françaises d'Istanbul. À l'occasion de la réédition aux éditions Yapı Kredi de son principal roman, *Huzur* (Sérénité), un débat (mêlant critiques, historiens de la littérature et traducteurs) annonce l'ensemble d'une relecture à venir : seul auteur (on pourrait lui ajouter Halit Ziya) à être accepté par les intellectuels des deux bords comme un classique moderne, il incarne à lui seul tout le débat sur la modernité, l'écriture romanesque et la possibilité d'une mystique dans le cadre républicain.

Janvier 2000

Remise du Prix Nâzım Hikmet à Aimé Césaire le 17 janvier; l'auteur martiniquais, qui est âgé, ne peut se déplacer et se fait représenter par un jeune acteur sénégalais. Le poète libanais Adonis est également invité à la cérémonie ; on notera qu'au même moment, une exposition d'art contemporain libanais a lieu à la galerie Borusan (Istanbul). Les relations entre Turquie et Liban connaissent une certaine régularité depuis quelques années : outre le poète de langue arabe Adonis, on a traduit (et invité à Istanbul) les francophones Salah Stétié, Vénus Khoury-Ghata et Amin Maalouf. Difficile de dire si l'image de la littérature arabe évolue favorablement en Turquie mais par contre – et l'on doit ici rappeler les traductions de

Tahar Ben Jelloun, du " Beur " Azouz Begag, de Malika Mokeddem, etc. – l'ensemble francophone, présenté sous l'angle de sa composante méditerranéenne devrait peu à peu modifier l'image globale de la littérature de langue française. Même s'il faut aussi se réjouir de voir paraître le début de *À La Recherche du Temps Perdu* en turc (chez Yapı Kredi Yay.)...

Parution du dernier roman de Nedim Gürsel : *Resimli Roman* (Can Yay.) Un historien de l'art turc étudie les représentations de sultans dans la peinture classique vénitienne et revit en Italie les étapes d'une existence névrosée.

L'air s'était refroidi. Il s'abrita au creux de son manteau. S'il avait trouvé une barque ou une gondole, il y serait monté pour dormir. Comme Fikret Muallâ. Il avait entendu dire que le peintre avait, pendant ses années de jeunesse, vécu dans des chambres de célibataires d'Asmalimescit et que lorsqu'il n'avait pas de quoi payer son loyer, il s'était installé dans une des barques amarrées à l'embarcadère de Bebek, y avait dormi tout l'hiver enroulé dans son manteau et avait même été poursuivi en justice par le propriétaire du bateau. Il l'imaginait dans sa maison de Reillanne. Il avait enfin trouvé un point de chute. Mais cette fois-ci, c'étaient ses pieds qui avaient été frappés de paralysie. Dans les cercles artistiques on racontait toujours la dépendance de Muallâ envers l'alcool, son entêtement, son incompatibilité avec le pays et son combat contre les " marchands du Temple ", tel Don Quichotte combattant les moulins à vent. Une nuit, après avoir manqué le dernier vapeur, Kâmil avait traversé de Kandilli à Bebek en barque. Lorsque le propriétaire eut amarré le bateau et fut parti, Kâmil était revenu et, bien enveloppé dans son manteau, muni de sa petite bouteille de cognac, il s'était glissé dans la barque pour pouvoir regarder les étoiles qu'avait vues Muallâ, entendre le bruit des vagues et les sirènes des vapeurs au petit matin. L'aube est fraîche sur le Bosphore. Lorsque le brouillard se lèverait, Istanbul lui tendrait la main. Une lumière d'un blanc immaculé se

lèverait d'abord sur le rivage puis sur les arbres des collines. Les chats se réveilleraient avec le premier appel à la prière, les mouettes commenceraient à battre des ailes et les macareux à tourner au-dessus des yachts ancrés au large. Une bande de vanneaux surgit et survole la mer. Des chiens errants entreprennent leur promenade matinale sans inspecter les poubelles. Les marchands de salep et les vendeurs de simit arrivent juste à ce moment-là sur le port. Les passagers du premier vapeur boivent leur salep fumant en y ajoutant de larges quantités de cannelle. Ce n'est pas par goût qu'il en buvait mais à cause de la cannelle. Et cette journée commençant par l'odeur de cannelle se terminerai t avec l'anis. Quelquefois, les soirs où il avait trop bu, il errait dans les rues comme pour vivre cette bohème d'artiste si peu en accord avec son statut d'universitaire. Désirant être Muallâ, il rêvait de s'endormir dans une barque et lorsqu'au petit matin il tombait de fatigue, il rentrait dans son appartement bien meublé. Lors de ces retours nocturnes, il lui apparaissait nettement que les tableaux accrochés au mur étaient mauvais. L'idée lui venait alors de tout décrocher et d'y mettre à la place des toiles de Muallâ ou d'un autre de ses peintres favoris. Avait-on jamais vu qu'un professeur d'histoire de l'art fût aussi peintre? Il savait bien que le professeur Uzman avait tué Kâmil le peintre et pourtant il n'arrivait pas à se résoudre à cette idée.

(Extrait du chapitre 12)

À l'initiative du rédacteur en chef de *Gösteri*, publication d'un long poème, bâti sur la trame de quarante-deux vers empruntés à des textes célèbres de la poésie turque moderne : *Le Poème du millénaire*. Le résultat s'avère plutôt convaincant.

Dernier roman de l'auteur à succès Ayşe Kulin : *Füreyâ* (Remzi Yay.). Il prend pour sujet la vie d'une grande céramiste turque, Füreyâ Koral, issue de la famille de Şakir Paşa et qui compte parmi ses membres l'écrivain Cevat Şakir (le "Pêcheur d'Halicarnasse"), Aliye

Berger, Fahrünissa Zeyd et Füreyâ elle-même. Un livre de souvenirs de Şirin Devrim (paru aux États-Unis sous le titre : *A Turkish Tapestry*, 1994) avait connu une version turque fin 1998 : *Şakir Paşa Ailesi* (Doğan Kitap) et permet de replacer tous ces personnages en contexte. La biographie romancée fait son entrée dans la prose turque...

Les manifestations de l'année Pierre Loti (150^e anniversaire de la naissance de l'écrivain) commencent : un bon dossier ("Türk Dostu" Pierre Loti) de la revue *Toplumsal Tarih* (n° 73) vient s'ajouter à des articles de *Varlık* et *Tarih ve Toplum*.

Février

Publication du roman de Mehmed Uzun : *Aşk Gibi Aydınlık, Ölüm Gibi Karanlık* chez Gendaş Yayınları (traduit du kurde, paru en 1998). L'auteur fait la couverture de *E Dergisi* et accorde un long entretien à la revue où il s'exprime sur l'histoire de la littérature kurde, la place de la langue kurde dans le concert mondial, le poids des littératures turque et kurde face aux productions européennes ainsi que les obstacles idéologiques qui se dressent devant l'auteur exilé et minoritaire. En réalité, M. Uzun a mangé son pain noir en Suède (de 1977 à 1992) mais accède actuellement à une reconnaissance internationale : fondateur à lui seul du roman kurde contemporain, son attitude équilibrée, conciliante envers les intellectuels turcs qu'il fréquentait – mais aussi son réseau assez large de connaissances en Suède et en Angleterre – ont réussi à mettre en place une image très positive qui ne demande qu'à être diffusée et poursuivie : pour cela il faudrait assurer une suite, une autre génération de prosateurs mais qui doivent affronter une douloureuse question linguistique.

La revue offre en supplément un inédit : "Epoque enchaînée (*Zincirli Zaman*)" évoquant l'expérience politique de l'auteur depuis le milieu des années 1970 puis ses grandes orientations esthétiques. L'accueil

enthousiaste qu'il reçoit dans les différentes villes où il signe son ouvrage (Istanbul et Diyarbakır en particulier) n'empêchera pas la saisie de l'ouvrage en mars, censure appliquée quelques semaines seulement...

“ Bâtir une langue littéraire moderne sur la base d'une langue interdite dans l'éducation, la communication, la radio et la télévision me paraît franchement difficile. Mais lorsque j'ai commencé à écrire, trois alternatives se sont présentées à moi : le turc, le suédois et le kurde. Tout le monde me poussait à choisir le turc ou le suédois. Lorsque je disais que je voulais écrire en kurde, mes amis proches se moquaient de moi et me disaient que je devais écrire en turc. La langue littéraire moderne n'existe pas, les lecteurs non plus, il n'y a pas d'écoles, pas d'organismes, pas d'organes de presse ou de radio, le milieu intellectuel kurde est des plus réduits, il n'y a pas de critiques littéraires, pas de traductions, le marché est absent... ”

(...)

De plus, il n'existe pas de tradition du roman kurde en Turquie. Et malgré tous ces handicaps, j'ai choisi d'écrire en kurde. Mon choix ne répondait à aucune obligation politique, idéologique ou économique. Je ressentais simplement une obligation morale. “

(Extrait de *E Dergisi*, n° 11, p. 8)

L'architecte et historien de l'art Oktay Ekinci propose (*Cumhuriyet*, 10 février) le classement au titre d'“ héritage national ” des bâtiments (souvent à l'abandon) des Instituts villageois, une trentaine au total. Serait-ce la

fin du purgatoire pour cette période particulièrement glorieuse de la politique d'éducation de la République ? Il faut dire que l'on se prépare à commémorer la fondation des Instituts.

Mars 2000

Sortie en salle de *Güneşe Yolculuk*, film de Yeşim Ustaoglu : la question kurde passe vraiment à l'ordre du jour avec ce film récompensé par six prix au Festival d'Ankara en mai 1999.

Kanat Hareketleri de Enis Batur (Altukirkbeş) : ce recueil marque le retour à la poésie lyrique d'E. Batur et constitue un bilan des années 1993-1999. Formes fixes (inspirées des moules de la poésie du Divan comme les “ Gazeller Cemi ”) et vers libre alternent pour démontrer la maîtrise d'un poète ayant atteint la maturité littéraire. Le premier cycle de poèmes, *Ağlayan Kadın Lahdi* paraîtra en octobre 2000 en France (Editions Fata Morgana).

La revue *Kitaplık* n° 40 consacre son dossier à A.H. Tanpınar au moment où (mais d'autres signes avant-coureurs existent) paraissent une édition critique – en tous cas ce qui s'en approche le plus – du roman *Huzur* (Sérénité) et le fac-similé du manuscrit corrigé de *Şiirler* (Poésies). On assiste à une phase de relance du grand romancier, le seul (?) capable d'effectuer une synthèse entre passé ottoman et modernité, entre conservatisme et ouverture politique, bref le cas idéal que la littérature moderne semble avoir produit... Ou comment la littérature de la période républicaine cherche ses points de repère, oubliant régulièrement ses grands auteurs.

QUE LIRE

Peu de choses en français mais on peut néanmoins mentionner :

İNCE, ÖZDEMİR, “ Une traduction turque de Lautréamont ”, *Le courrier du centre international d'études poétiques* n° 196, Bruxelles, 1992.

MONCEAU, NICOLAS, “ Le paysage culturel et artistique d'Istanbul ”, *Méditerranéens* n° 10, Hiver 1997-1998.

“ La sortie de Yol : un événement en Turquie ”, *Cemoti* n° 27, 1999.

“ Parcours du combattant pour le ‘Voyage’... ”, *Le Monde*, 8 mars 2000.

MUHIDINE, TIMOUR, “ L'édition turque depuis 1980 : une politique d'essor ”, *Enjeux et rapports de force en Turquie et en Méditerranée orientale*, Varia Turcica XXVIII, IFEA/L'Harmattan, Paris : 1996.

“ Les prix littéraires en Turquie ”, *Liber* n° 34, Mars 1998.

La revue *Annales de l'Autre islam* n° 6* (1999) qui porte sur les “ Formes nouvelles de l'Islam en Turquie ” comporte trois articles sur la culture musulmane turque : *The Ecology Debate of Muslim Intellectuals in Turkey* (B. Pusch), *Vies exemplaires : une étude sur les romans islamiques* (K. Çalışkan) et *Le cinéma islamique en Turquie* (N. Monceau).

Parmi les traductions d'œuvres littéraires, on notera :

GÜRSEL, NEDİM, *Le Roman du conquérant* (Points Seuil, 1999)

PAMUK, ORHAN, *La Vie nouvelle*, Gallimard, 1999.

TEKİN, LATİFE, *Epées de glace*, Stock, 1999.

Ainsi que deux auteurs d'Allemagne :

ÖZDAMAR, EMİNE SEVGİ, *La Vie est un caravansérail*, Editions Zoé, Genève, 1998.

Le Pont de la Corne d'Or, Editions Pauvert, 2000.

ŞENOCAK, ZAFER, *La Mer verticale* (poèmes), L'Esprit des Péninsules, 1999.

L'anthologie *Parİstanbul* (L'esprit des Péninsules/IEFI, 2000) présente 21 auteurs ayant séjourné à Paris au cours du XX^e siècle et brosse le tableau des échanges, réussis ou manqués... La revue *Le Bulletin de la Lettre internationale* n° 11 (1998) a publié un dossier Turquie comportant des textes de Yaşar Kemal, Özdemir İnce, Nedim Gürsel, Enis Batur et Tahsin Yücel. Des poèmes de F.H. Dağlarca sont parus dans *La rivière échappée* n° 8-9 (1997) et un long poème d'Enis Batur (“Le passeport”) dans *Dédale* n° 9-10 (1999).

En turc :

Articles bilans des grandes revues : *Gösteri*, *E Dergisi* ou *Varlık* donnent en général des vues globales de l'année écoulée.

Il faudrait également consulter les revues islamistes *Dergâh*, *Yedi İklim*, *Türk Edebiyatı*, *Matbuât*, pouvoir consacrer plus d'attention aux revues de province (y compris ces institutions de province que sont, par exemple, *Türk Dili*). La revue *Dünya Kitap* n'a pas été consultée. Dans la mesure du possible il serait profitable de se reporter aux catalogues de maisons d'édition, et surtout à la revue *Kitap Gazetesi* (Istanbul) qui remplit la fonction de la revue bibliographique *Livres de France*.

Remerciements à E. BATUR, H. GÖKHAN, Ö. İNCE, E. ÖZ, A. YARAMAN, T. YÜCEL.

Sauf mention contraire, les textes ont été traduits par T. MUHIDINE.

* ERISM/Inalco, 2, rue de Lille 75343 Paris Cedex 07.

TABLE DES MATIÈRES

Avant - propos	1
Roman et Histoire	2
Roman et politique, politique et autobiographie	7
La mosaïque culturelle	10
Un difficile rapport entre les arts	13
La tyrannie des modes	14
- La poésie	15
- La prose continue de chercher ses marques	15
- <i>Alamanci</i>	16
- Une infrastructure culturelle en refonte	16
- Jeunisme ou tendance ?	17
Étude de cas : la traduction du français (Ouvrages de littérature et de sciences humaines)	18
En guise de conclusion	21
Chronologie 1999 - 2000	22
Que lire	31